

Réflexions à propos du « plateformisme » et du « synthésisme »

René Berthier

Le présent document rassemble un certain nombre de textes rédigés au fil des ans concernant le débat plateformisme/synthésisme. Le lecteur trouvera sans doute un certain nombre de répétitions. J'ai préféré laisser les textes tels quels plutôt que de les remanier. Par ailleurs, le lecteur constatera sans doute que mon point de vue a pu varier sur certains points.

Leçons d'Octobre ¹

L'après-révolution russe provoqua, directement ou indirectement, dans le mouvement anarchiste et anarcho-syndicaliste international trois types de réactions.

1. La première fut la « synthèse anarchiste » de Sébastien Faure, reprise par Voline. Constatant les divisions internes, tant théoriques qu'organisationnelles du mouvement anarchiste en Russie, Voline propose une synthèse des différents courants du mouvement : anarchiste-communiste, anarcho-syndicaliste, individualiste ². Ces

¹ Extrait de *Octobre 1917 : le Thermidor de la révolution russe*, Editions CNT région parisienne, 1997.

² Dans le débat sur la « synthèse », l'individualisme disparaît vite par la trappe. Après tout, quel besoin pour un individualiste de s'organiser (sinon pour empêcher ceux qui ne le sont pas de le faire) ? Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de développer cette question, mais rappelons que la critique féroce de l'individualisme par Bakounine est en même temps une critique de l'idéologie bourgeoise et de l'Etat. La liberté individuelle absolue est une notion métaphysique qui ressortit de l'idéalisme. La condamnation absolue, faite par Bakounine, du nihilisme des philosophes post-hégéliens – dont Stirner faisait partie – conduit inévitablement à la question : si Bakounine est anarchiste, Stirner ne l'est pas (et inversement). Dans la doctrine anarchiste, il y a une *théorie de l'individu* qui est

courants sont apparentés et proches les uns des autres, dit Voline, ils n'existent qu'à cause d'un malentendu artificiel. Il faut donc faire une synthèse théorique et philosophique des doctrines sur lesquelles ils reposent, après quoi on pourra en faire la fusion et envisager la structure et les formes précises d'une organisation représentant ces trois tendances.

Sébastien Faure rédigea un document dans lequel il défend l'idée de synthèse des trois courants du mouvement anarchiste³. « Selon les événements, les milieux, les sources multiples d'où jaillissent les courants qui composent l'anarchisme, le dosage des trois éléments est appelé à varier. A l'analyse, l'expérimentation révèle le dosage ; à la synthèse, le corps composé se reforme et si, ici, tel élément l'emporte, il se peut que, là, ce soit tel ou tel autre. »

Tout de même, Sébastien Faure se demande comment il se fait que l'existence de ces trois éléments, « loin d'avoir fortifié le mouvement libertaire, ait eu pour résultat de l'affaiblir » : c'est, dit-il, « uniquement la position qu'ils ont prise les uns par rapport aux autres : position de guerre ouverte, acharnée, implacable » ; ainsi, le mouvement s'est vidé du meilleur de son contenu « au lieu de s'unir dans la bataille à livrer contre l'ennemi commun : le principe d'autorité. »

Le premier commentaire qu'on pourrait faire est que l'approche de Faure et de Voline ressemble fort à de l'éclectisme, c'est-à-dire cette démarche qui consiste à prendre dans diverses doctrines ce qu'elles sont censées avoir de meilleur en laissant le reste, et à en faire un « cocktail »⁴. Cette démarche, que Bakounine attaque féroce­ment chez Victor Cousin, est qualifiée de « plat métaphysique » et de « vinaigrette philosophique ».

Ensuite, une synthèse n'est pas une fusion. Faire la synthèse de plusieurs idées consiste à envisager ce qu'elles ont de commun, d'opposé, et ensuite de *dépasser* ces concordances et oppositions.

infiniment plus riche que l'« individualisme » de Stirner ; cela ne suffit pas pour dire que l'anarchisme *est* de l'individualisme ni que Stirner est anarchiste...

³ « La synthèse anarchiste de Sébastien Faure », in *Volonté anarchiste* n° 12, éditions du groupe Fresnes-Antony.

⁴ A l'époque où j'ai écrit ce texte, je ne faisais pas la distinction entre la synthèse vue par Voline et celle de Sébastien Faure. (*Note de 2014.*)

Une synthèse, c'est quelque chose *d'autre*, différent en nature, des éléments qui la composent. Si une synthèse des éléments qui composent l'anarchisme était envisageable, on n'aurait pas une adjonction de ces éléments qui cohabiteraient grâce à la « tolérance » qu'ils auraient l'un pour l'autre, mais quelque chose *d'essentiellement différent*, ce qui n'a jamais été le cas dans les organisations se réclamant de la synthèse.

2. Si Archinov ne fut pas le seul à s'interroger sur l'échec du mouvement anarchiste russe, il fut l'un des seuls à tenter d'en tirer les conclusions pratiques. Il fit en tout cas une critique impitoyable du mouvement. Certes, Archinov fait le constat qu'« aucune théorie politico-sociale n'aurait pu se fondre aussi harmonieusement avec l'esprit et l'orientation de la révolution. Les interventions d'orateurs anarchistes en 1917 étaient écoutées avec une confiance et une attention rares par les travailleurs ». Mais, dit-il,

« Il aurait pu sembler que l'union du potentiel révolutionnaire des ouvriers et des paysans, et de la puissance idéologique et tactique de l'anarchisme, représenteraient une force à laquelle rien n'aurait pu s'opposer. Malheureusement, cette fusion n'eut pas lieu. Des anarchistes isolés menèrent parfois une activité révolutionnaire intense au sein des travailleurs, mais il n'y eut pas d'organisation anarchiste de grande ampleur pour mener des actions plus suivies et coordonnées (en dehors de la Confédération du Nabat et de la Makhnovchtchina en Ukraine). Seule une telle organisation aurait pu lier idéologiquement les anarchistes et les millions de travailleurs ⁵. »

Malheureusement, dit encore Archinov, les anarchistes se bornèrent pour la plupart à des activités limitées de petits groupes, ils ne sortirent pas de leur coquille groupusculaire, « au lieu de s'orienter vers des actions et des mots d'ordre politiques de masse ». Ils préférèrent « se noyer dans la mer de leurs querelles intestines » et ne tentèrent pas une seule fois « de poser et de résoudre le problème d'une politique et d'une tactique communes de l'anarchisme ». « Par cette carence ils se condamnèrent à l'inaction

⁵ « Les 2 Octobres », *op. cit.* p. 193.

et à la stérilité pendant les moments les plus importants de la Révolution sociale ».

Les causes de cet état catastrophique résident dans l'éparpillement du mouvement, la désorganisation, l'absence d'une tactique collective qui ont presque toujours « été érigés en principe chez les anarchistes ». Cette expérience tragique a « mené les masses laborieuses à la défaite ». Les masses laborieuses sont instinctivement attirées par l'anarchisme, « mais elles n'œuvreront avec le mouvement anarchiste que lorsqu'elles seront convaincues de sa cohérence théorique et organisationnelle ».

Dans un autre texte, Archinov réfute l'idée que seule la répression du pouvoir a empêché l'anarchisme de se développer en Russie. La répression bolchevique ne fut qu'une des causes, l'autre étant « l'absence d'un programme pratique déterminé du lendemain de la révolution »⁶.

Réfugié à Berlin, Archinov édite *Le Messager anarchiste*, en Russe, dont sept numéros paraissent entre 1923 et 1924. Makhno et Archinov décident de s'installer à Paris où ils fondent la revue *Dielo Trouda*. En 1926 ils publient un *projet de plateforme organisationnelle* pour une Union générale des anarchistes, connue sous le nom de « plateforme d'Archinov », mais qui est l'œuvre d'un collectif de militants. Toute la production du groupe à l'époque va consister à faire l'analyse critique de l'intervention des anarchistes pendant la révolution et à proposer des solutions, valables non seulement pour la Russie mais aussi pour le mouvement international. La principale raison de l'échec du mouvement anarchiste réside dans « l'absence de principes fermes et d'une pratique organisationnelle conséquente ». C'est pourquoi il est indispensable que soit élaboré un programme homogène et cohérent.

La plateforme se subdivise en trois parties :

- Une partie générale établissant les principes fondamentaux du communisme libertaire ;
- Une partie constructive concernant les problèmes de la production, de la consommation, de la défense de la révolution ;

⁶ « Les problèmes constructifs de la révolution sociale », 1923, in *les Anarchistes russes et les soviets*, Spartacus, p. 198.

– Une partie consacrée aux principes généraux de l’organisation anarchiste, la nécessité de la cohérence idéologique, tactique, la responsabilité collective, le fédéralisme, etc.

Malatesta rédigea une *Réponse à la plateforme* dans laquelle il déclare que les camarades russes sont « obsédés du succès des bolchevistes dans leur pays ; ils voudraient, à l’instar des bolchevistes, réunir les anarchistes en une sorte d’armée disciplinée qui, sous la direction idéologique et pratique de quelques chefs, marchât, compacte, à l’assaut des régimes actuels et qui, la victoire matérielle obtenue, dirigeât la constitution de la nouvelle société ⁷ ».

Voline attaquera violemment cette plateforme, lui reprochant d’être une déviation bolcheviste, thème qui sera repris par nombre de libertaires par la suite. Une *Réponse de quelques anarchistes russes à la Plateforme*, signée de sept noms mais dont Voline est probablement l’auteur, est publiée en avril 1927 ; elle s’en prend à la théorie d’Archinov qui perçoit l’anarchisme comme une théorie de la classe ouvrière. La crise de l’anarchisme, selon cette réponse, n’est pas due à la carence d’une organisation et d’une pratique cohérente mais au « vague de plusieurs idées de base de notre conception », à « l’assimilation difficile des idées libertaires par le monde actuel », à « l’état mental des masses contemporaines qui s’en laissent conter par les démagogues de toutes nuances » tandis que les libertaires, eux, renoncent intentionnellement à la démagogie, à « la répression générale du mouvement dès qu’il commence à manifester de sérieux progrès » et, enfin, au « renoncement des anarchistes à toute organisation échafaudée artificiellement, ainsi qu’à toute discipline artificielle ».

On constatera qu’aucune des raisons invoquées ne met en cause le mouvement libertaire lui-même : c’est la faute des « autres ». La substance de la Réponse tient en une phrase : « Oui, l’essence idéologique est la même chez les bolcheviks et les *platformards*. »

Les opposants à la plateforme font en réalité une confusion. Pour quiconque ne se contente pas d’à-peu-près et de préjugés, et se donne la peine *d’entrer* dans le système bolchevik pour le comprendre, il n’y a aucune possibilité de l’assimiler aux positions défendues par

⁷ Errico Malatesta, *Réponse à la plateforme – Anarchie et organisation*, brochure du groupe 19-Juillet.

Archinov et Makhno, quelques soient les divergences qu'on puisse avoir avec ces militants par ailleurs. Il y a cependant un point de rencontre, qui ne tient pas à la similitude essentielle des deux optiques mais à la similitude des conditions objectives à partir desquelles ces deux optiques ont été élaborées, c'est-à-dire une société semi-féodale sous-industrialisée. Bolchevisme et « plate-formisme » sont tous deux le produit d'un même environnement, ce qui ne signifie en rien qu'ils sont équivalents, mais signifie à coup sûr qu'ils sont inadéquats à une société industrielle développée et à une classe ouvrière nombreuse et organisée. Il y a de fortes probabilités que le « plate-formisme », s'il était devenu hégémonique dans la classe ouvrière occidentale, lui aurait fait subir une régression de même ampleur que ne l'a fait le bolchevisme.

Ce sont essentiellement les principes organisationnels de la plateforme qui choquèrent les principaux porte-parole du mouvement anarchiste européen, principes pourtant très vaguement exposés. Archinov déclare en effet qu'il « ne peut y avoir de droits sans obligation, comme il ne peut y avoir de décisions sans leur exécution ». Le fait qu'une décision doive être appliquée une fois qu'elle a été collectivement décidée semble être compris comme une atteinte à la liberté et à l'indépendance individuelles. Le principe de la responsabilité collective est féroce ment attaqué, c'est-à-dire l'idée que chaque militant de l'organisation représente cette organisation dans ses actes et est responsable devant elle, de même que l'organisation est l'expression des militants individuels.

Un passage de Malatesta exprime assez bien ce que devait être le mouvement anarchiste que Makhno et Archinov ont rencontré dans leur exil : « ... les Congrès, dans une organisation anarchiste, tout en souffrant, en tant que corps représentatifs, de toutes les imperfections que j'ai signalées, sont exempts de tout autoritarisme parce qu'ils ne font pas la loi ; n'imposent pas aux autres leurs propres délibérations. Ils servent à maintenir et à étendre les rapports personnels entre les camarades les plus actifs, à résumer et provoquer l'étude de programmes sur les voies et moyens d'action, à faire connaître à tous la situation des diverses régions et l'action la plus urgente en chacune d'elles, à formuler les diverses opinions ayant cours parmi les anarchistes et à en faire une sorte de statistique, et leurs décisions

ne sont pas des règles obligatoires, mais des suggestions, des conseils, des propositions à soumettre à tous les intéressés, elles ne deviennent obligatoires et exécutoires que pour ceux qui les acceptent jusqu'au point où ils les acceptent.

Les organes administratifs qu'ils nomment – Commission de correspondance, etc. – n'ont aucun pouvoir de direction, ne prennent d'initiatives que pour le compte de ceux qui sollicitent et approuvent ces initiatives, n'ont aucune autorité pour imposer leurs propres vues qu'ils peuvent assurément soutenir et propager en tant que groupes de camarades, mais qu'ils ne peuvent pas présenter comme opinion officielle de l'organisation. Ils publient les résolutions des congrès, les opinions et propositions que groupes et individus leur communiquent ; ils sont utiles à qui veut s'en servir pour plus de plus faciles relations entre les groupes et pour la coopération entre ceux qui sont d'accord sur diverses initiatives, mais libre à chacun de correspondre directement avec qui bon lui semble ou de se servir d'autres comités nommés par des groupements spéciaux.

Dans une organisation anarchiste, chaque membre peut professer toutes les opinions et employer toutes les tactiques qui ne sont pas en contradiction avec les principes acceptés et ne nuisent pas à l'activité des autres. En tout cas, une organisation donnée dure aussi longtemps que les raisons d'union sont plus fortes que les raisons de dissolution ; dans le cas contraire elle se dissout et laisse place à d'autres groupements plus homogènes. Certes, la durée, la permanence d'une organisation est condition de succès dans la longue lutte que nous avons à soutenir et, d'autre part, il est naturel que toute institution aspire, par instinct, à durer indéfiniment. Mais la durée d'une organisation libertaire doit être la conséquence de l'affinité spirituelle de ses membres et des possibilités d'adaptation de sa constitution aux changements des circonstances ; quand elle n'est plus capable d'une mission utile, le mieux est qu'elle meure. » C'est la plus longue description qu'on puisse trouver d'une boîte à lettres. Il est certain qu'avec de telles conceptions, ni la Makhnovchtchina ni les réalisations libertaires en Espagne n'auraient été possibles.

Est considéré comme une autre preuve d'autoritarisme inacceptable dans la Plateforme le fait qu'il y ait un comité exécutif chargé de l'« exécution des décisions prises par l'Union, dont celle-

ci l'aura chargé », de « l'orientation théorique et organisationnelle de l'activité des organisations isolées, conformément aux options théoriques et à la ligne tactique générale de l'Union », de la « mise en lumière de l'état général du mouvement » et du « maintien des liens de travail et organisationnels entre toutes les organisations de l'Union, ainsi qu'avec d'autres organisations ». Ce « comité exécutif » va faire couler beaucoup d'encre... noire.

Une relecture attentive de la « plateforme » ne révèle rien que de très banal pour quiconque est adhérent d'une banale association, rien qui prête à la diabolisation. L'insistance d'Archinov sur le fait que la « plateforme » était un projet négociable dont certains aspects pouvaient être adaptés aurait pu rassurer les anarchistes de l'époque. L'historien qui s'interrogera sur le rejet de cette plateforme par le mouvement anarchiste des années 20 devra sans doute examiner de près quelle était la composition sociologique du mouvement à l'époque, à quelle type d'activité il se consacrait, et dans quels milieux. Le militant qui relit ce document aujourd'hui se plaît à se demander pourquoi diable Archinov et Makhno se sont exilés en France plutôt qu'en Espagne ⁸...

La démarche d'Archinov apparaît incontestablement comme une réaction de classe d'un militant ouvrier révolutionnaire face à des petits-bourgeois : dans le numéro 23-24 de la revue, il écrit que « les auteurs de la plateforme parlaient du fait de la multiplicité des tendances contradictoires dans l'anarchisme, non pas pour se donner la tâche de les unir en un tout, ce qui est absolument impossible, mais d'effectuer une sélection idéologique et politique des forces homogènes de l'anarchisme et en même temps de se différencier des

⁸ Des anarchistes espagnols contactèrent Makhno en 1931 pour qu'il prenne la direction d'une guérilla en Espagne du Nord. Il écrivit en 1932 dans un journal anarchiste russe des États-Unis : « A mon avis, la FAI et la CNT doivent disposer (...) de groupes d'initiative dans chaque village et chaque ville, et ils ne doivent pas craindre de prendre en mains la direction révolutionnaire stratégique, organisationnelle et théorique du mouvement des travailleurs. Il est évident qu'ils devront éviter à cette occasion de s'unir avec des partis politiques en général, et avec les bolcheviks-communistes en particulier, car je suppose que leurs commensaux espagnols seront les dignes émules de leurs maîtres. » (Cité par Alexandre Skirda, *Les cosaques de la liberté*, p. 330, éd. JC Lattès.)

éléments chaotiques, petits-bourgeois (libéraux) et sans racines de l'anarchisme ».

L'accent mis sur l'aspect « autoritaire », sur l'essence « bolchevique » de la plateforme masque son contenu réel. Partisans de la plateforme et partisans de la synthèse, focalisés sur les divergences qui les opposaient, ont ainsi évité de constater certains points essentiels qui les unit et sont ainsi passés à côté du véritable débat. En somme les désaccords entre partisans de la plateforme et partisans de la synthèse sont moins grands que ce qui les unit.

Ainsi, Malatesta reconnaît qu'il est « urgent que les anarchistes s'organisent pour influencer sur la marche que suivent les masses dans leur lutte pour les améliorations et l'émancipation » ; il reconnaît également que « la plus grande force de transformation sociale est le mouvement ouvrier (mouvement syndical) » et que « de sa direction dépend, en grande partie, le cours que prendront les événements et le but auquel arrivera la prochaine révolution ». C'est pourquoi « les anarchistes doivent reconnaître l'utilité et l'importance du mouvement syndical, ils doivent en favoriser le développement et en faire un des leviers de leur action ». Mais, dit Malatesta, « ce serait une illusion funeste que de croire, comme beaucoup le font, que le mouvement ouvrier aboutira de lui-même, en vertu de sa nature même, à une telle révolution ». Il en découle « la pressante nécessité d'organisations proprement anarchistes qui, à l'intérieur comme en dehors des syndicats, luttent pour l'intégrale réalisation de l'anarchisme et cherchent à stériliser tous les germes de corruption et de réaction ».

La plateforme ne dit rien d'autre. « En unissant les ouvriers sur la base de la production, le syndicalisme révolutionnaire, comme du reste tout groupement professionnel, n'a pas de théorie déterminée ; il n'a pas une conception du monde répondant à toutes les questions sociales et politiques compliquées de la réalité contemporaine. Il reflète toujours l'idéologie de divers groupements politiques, de ceux notamment qui œuvrent le plus intensément dans ses rangs. » C'est pourquoi les auteurs de la plateforme estiment que « les anarchistes doivent participer au syndicalisme révolutionnaire comme l'une des formes du mouvement ouvrier révolutionnaire ». « Considérant le syndicalisme révolutionnaire uniquement comme un mouvement professionnel de travailleurs n'ayant pas une théorie sociale et

politique déterminée et, par conséquent, étant impuissant à résoudre par lui-même la question sociale, nous estimons que la tâche des anarchistes dans les rangs de ce mouvement consiste à y développer les idées libertaires, à le diriger dans un sens libertaire, afin de la transformer en une armée active de la révolution sociale ».

Au-delà des différences de formulation, partisans de la plateforme et opposants sont d'accord sur un point fondamental, la division du travail entre organisation politique et organisation de classe, ce qui est, d'ailleurs, une caractéristique également de la social-démocratie, bolchevisme compris. La conception que ces courants pourtant très différents ont du rapport entre minorité agissante et organisation de classe est fondamentalement la même, un rapport d'extériorité, qui n'est conçu que sous la forme d'une organisation politique qui pense, d'une part, et d'une organisation de masse qui agit, de l'autre. La plateforme pousse simplement les choses plus loin que ses adversaires anarchistes, elle est plus logique et plus claire, en disant : « nous devons entrer dans le mouvement professionnel révolutionnaire comme une force organisée, responsable du travail accompli dans les syndicats *devant l'organisation anarchiste générale, et orienté par cette dernière* » (Souligné par nous), ce qui est pratiquement une paraphrase de la 9^e des 21 conditions d'admission à l'Internationale communiste, qui enjoint les partis adhérents à créer des fractions, responsables devant le parti, dans les organisations de masses en vue de les contrôler. Le mouvement anarchiste, en tant que courant politique, ne peut espérer avoir de l'influence dans la classe ouvrière qu'en pratiquant ainsi, c'est-à-dire en pratiquant comme les bolcheviks. Tout le discours « anti-autoritaire » consistant à dire : « nous ne voulons pas diriger, nous sommes des guides » n'est qu'un paravent.

Les anarcho-syndicalistes ne niaient pas qu'un mouvement syndical sans doctrine n'était qu'une masse de manœuvre pour les organisations politiques. Ils proposaient un autre modèle, fondé sur un autre type de rapport entre minorité révolutionnaire et organisation de classe. Ce modèle existait déjà depuis 15 ans en Espagne, et il était en train de se mettre en place en France *précisément au même moment* où la plateforme d'Archinov était publiée. Ce modèle était fondé sur le constat que le mouvement

anarchiste ne peut avoir une existence de masse que *lorsqu'il crée lui-même une organisation de masse.*

3. Dans la tradition du syndicalisme français, le culte de l'unité jouait un rôle considérable, bien que des tendances fort différentes pouvaient se heurter lors des congrès. Au-delà des options multiples qui pouvaient se manifester, l'opposition principale se trouvait entre ceux qui entendaient faire participer la classe ouvrière à l'action parlementaire et ceux qui s'y opposaient. La charte d'Amiens, en 1906, est un texte de compromis de différentes tendances unies contre le guesdisme, dans lequel chacun peut s'y retrouver, mais la notion de neutralité syndicale qui s'en dégage peut être interprétée comme une affirmation de non-intervention sur le terrain politique, ce qui convient aux partisans de l'action parlementaire, alors que pour les syndicalistes révolutionnaires et les anarcho-syndicalistes cela signifiait que le syndicalisme, sans exclure l'action *politique* (la politique ne se limitant pas aux élections...), ne s'engageait pas en faveur de l'action *parlementaire*. Pour Pouget, la CGT est « neutre du point de vue politique », mais cette neutralité affirmée « n'implique point l'abdication ou l'indifférence en face des problèmes d'ordre général, d'ordre social (...) La Confédération n'abdique devant aucun problème social non plus que politique (en donnant à ce mot son sens large). » (*La CGT.*)

L'idée de neutralité syndicale exprimait alors le désir de maintenir une unité organique malgré la pluralité des courants politiques. Mais inévitablement, la logique des faits devait conduire à des prises de position plus tranchées de la part du syndicalisme révolutionnaire, car la recherche à tout prix d'un consensus conduisait à une édulcoration des principes du mouvement. Il n'y a par exemple rien, dans la charte d'Amiens, sur la lutte contre l'Etat ni sur les illusions du parlementarisme. Edouard Vaillant (socialiste, député à partir de 1893) dira à juste titre que le congrès d'Amiens fut une victoire sur les anarchistes ; Victor Renard, lui, dira plus trivialement que « les anarchistes qui prédominent à la CGT ont consenti à se mettre une muselière ».

Il était difficile d'empêcher les partisans de la stratégie électorale et ceux qui cherchaient avant tout l'entente avec les pouvoirs publics et le patronat de développer leurs thèses et leurs pratiques. Pour

conserver une cohérence pratique et théorique, la scission était inévitable. Pierre Besnard dit explicitement que l'abandon de fait de la lutte des classes dans la CGT a littéralement créé une tendance qui ne pouvait plus grouper les « travailleurs conscients de la lutte à mener pour la disparition du patronat et du salariat. Une partie d'entre eux était exclue idéologiquement, moralement ». C'est là, dit-il, la cause de la scission de 1921 qui donna naissance à la CGTU. Cette dernière ne devait pas se montrer différente : le rôle révolutionnaire du syndicalisme, son indépendance, son autonomie fonctionnelle et sa capacité d'action devaient être niés par le parti communiste qui voulaient en faire une courroie de transmission. Dès lors, une seconde scission, « déjà en germe lors de la première, se produisit ». Ce sera la constitution, en 1926, de la CGT-syndicaliste révolutionnaire (CGT-SR).

Réapparaît ainsi la même problématique que celle qui avait divisé l'AIT : l'opposition entre ceux qui préconisaient la stratégie de conquête du pouvoir d'Etat et ceux qui voulaient sa destruction.

Des syndicalistes révolutionnaires et des anarcho-syndicalistes contribueront à la formation du parti communiste en France. Certains d'entre eux le quitteront assez rapidement. Monatte, Rosmer et Delagarde seront exclus en décembre 1924. Il faut garder à l'esprit un fait qui a été peu souligné : pour beaucoup, la révolution russe était le prélude à l'extension de la révolution en Europe. Dans cette perspective, soutenir la révolution russe, quel qu'en fût le caractère, était vital. « La révolution cessera bientôt d'être russe pour devenir européenne », écrit Monatte à Trotski le 13 mars 1920. Tom Mann, un syndicaliste révolutionnaire britannique (et fondateur en 1921 du parti communiste britannique), dira les choses clairement : « Bolchevisme, spartakisme, syndicalisme révolutionnaire, tout cela signifie la même chose sous des noms différents. » Nombre de militants syndicalistes révolutionnaires ne virent pas de différence entre les soviets et les bourses du travail, qui de fait remplissaient le même office : rassembler les travailleurs, et par extension la population laborieuse d'une localité sur des bases interprofessionnelles.

Il y avait, outre l'anti-parlementarisme ⁹, nombre de similitudes entre les positions du syndicalisme révolutionnaire et celles des bolcheviks, qui expliquent l'adhésion de certains militants au communisme. Ces similitudes seront surtout soulignées par les bolcheviks eux-mêmes, soucieux d'attirer à eux les militants ouvriers les plus actifs. Charbit, Hasfeld, Martinet, Monatte, Monmousseau, Rosmer, Sémard et d'autres en firent partie. Dire, avec Brupbacher, que le syndicalisme révolutionnaire accomplit son suicide est exagéré. Si ces militants ont manqué de discernement, c'est là une chose qu'on peut difficilement leur reprocher.

Il reste que ce manque de discernement n'était pas une fatalité : Gaston Leval, se rend à Moscou en 1921 comme délégué adjoint de la CNT espagnole pour prendre part au congrès constitutif de l'Internationale des syndicats rouges. Ce qu'il voit en Russie – il est vrai qu'il ne s'est pas contenté de suivre les parcours fléchés officiels – le persuade que la révolution se dévoie vers une dictature de parti ¹⁰. Le rapport qu'il fera au congrès de Saragosse en 1922 persuadera la CNT de ne pas adhérer à l'Internationale syndicale rouge, ce qui évitera à celle-ci le processus de « bolchevisation » subi par d'autres centrales syndicales européennes. En 1922 se constituera, en concurrence de l'Internationale syndicale rouge, l'AIT seconde manière.

On peut dire que c'est l'accélération de l'histoire, consécutive à Octobre, qui a imposé aux différents courants présents dans le mouvement ouvrier de se démarquer clairement. Si on peut regretter que l'anarcho-syndicalisme et le syndicalisme révolutionnaire n'aient pas conservé leur position dominante en France, sur le plan international la situation était très encourageante : l'AIT avait des sections dans 24 pays et regroupait des millions de travailleurs. Son déclin est moins le résultat d'une prétendue inadaptation aux temps nouveaux que la conséquence des massacres de la guerre, du fascisme, du nazisme et du stalinisme.

⁹ Lénine se plaignait que la lutte antiparlementaire avait été abandonnée aux anarchistes.

¹⁰ Il rencontre Rosmer, Victor Serge, Marcel Body, Voline (qu'il fait libérer de prison dans des circonstances rocambolesques) Alexandre Schapiro, Emma Goldmann, Alexandre Berkman, mais aussi, du côté bolchevik, Chliapnikoff, Alexandra Kollontai, Lénine, Trotsky, Boukharine.

Le rapprochement entre le concept de minorité agissante et celui d'avant-garde a été largement fait par les léninistes soucieux de rapprocher les deux mouvements. Rappelons quelques idées développées par Pouget sur la question des minorités agissantes.

Pour contrebalancer la force de la classe possédante il faut une autre force : « cette force, dit Pouget, il appartient aux travailleurs conscients de la matérialiser » ; « cette nécessaire besogne de cohésion révolutionnaire se réalise au sein de l'organisation syndicale : là, se constitue et se développe une minorité grandissante qui vise à acquérir assez de puissance pour contrebalancer d'abord et annihiler ensuite les forces d'exploitation et d'oppression. » (Pouget, *L'Action directe.*)

Ceux qui restent en dehors de l'organisation syndicale, qui refusent de lutter sont des « zéros humains », des « êtres inertes dont les forces latentes n'entrent en branle que sous le choc que leur imposent les énergiques et les audacieux ». (*Les Bases du syndicalisme.*) On constate une absence totale de complaisance à l'égard des travailleurs non-organisés : « Les majorités sont moutonnières et inconscientes. Elles acceptent les faits établis et subissent les pires avanies. S'il leur arrive d'avoir quelques instants de lucidité, c'est sous l'impulsion des minorités révolutionnaires et encore il n'est pas rare qu'après avoir fait un pas en avant, elles laissent passivement renaître le vieux régime et les institutions renversées. » (*Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire.*) « Tout le problème révolutionnaire consiste en ceci : constituer une minorité assez forte pour culbuter la minorité dirigeante » (*Père peinard, 12/01/1890*). « Qui donc fait la propagande, qui donc dresse les programmes de revendications ? Des minorités ! Rien que des minorités ! » (*Père peinard, 12/01/1890*).

Mais ces minorités devront être le plus nombreuses possible, « car si nous sommes convaincus que la révolution sera l'œuvre d'une minorité, encore sommes-nous désireux que cette minorité soit la plus nombreuse possible, afin que soient plus grandes les chances de succès. »

Il est clair que, aux yeux des syndicalistes révolutionnaires, des différences de niveau de conscience existent dans la classe ouvrière. Les militants ne s'attendent pas à ce que tous adhèrent à l'idée de révolution prolétarienne, mais ils pensent que la minorité agissante

peut créer, lorsque le moment est venu, un phénomène d'entraînement et amener la grande masse du prolétariat à bouger. Bakounine pensait que « dans les moments de grandes crises politiques ou économiques (...), dix, vingt ou trente hommes bien entendus et bien organisés entre eux, et qui savent où ils vont et ce qu'ils veulent, en entraîneront facilement cent, deux cents, trois cents ou même davantage ». Mais, précise-t-il, « pour que la dixième partie du prolétariat (...) puisse entraîner les neuf autres dixièmes », il faut que chaque membre soit organisé, conscient du but à atteindre, qu'il connaisse les principes de l'Internationale et les moyens de les réaliser ».

Il n'est pas question, là, de spontanéité... « Ce n'est qu'à cette condition que dans les temps de paix et de calme il pourra remplir efficacement la mission de propagandiste (...), et dans les temps de lutte celle d'un chef révolutionnaire. » (Protestation de l'Alliance.) Le rôle de la minorité agissante avait parfaitement été défini par Bakounine. Ni Bakounine ni Pouget ne prenaient de particulières précautions de langage et il est probable que leurs idées auraient été censurées par ceux qui, au moment de la publication de la plateforme d'Archinov, décortiquaient le document pour y trouver des traces de « bolchevisme ».

L'existence d'une minorité active, capable de catalyser l'action des masses, dépendait cependant, dans la CGT du début du siècle, d'un certain nombre de conditions institutionnelles à propos desquelles réformistes et révolutionnaires s'opposèrent. Il s'agit du problème très concret et significatif de la représentation proportionnelle. Les anarcho-syndicalistes sont favorables à l'égalité des voix par syndicat, quel que soit leur nombre. L'application du principe de la représentation proportionnelle, qui établit l'hégémonie de quelques gros syndicats, condamne en fait la minorité révolutionnaire. « L'approbation de la représentation proportionnelle eût impliqué la négation de toute l'œuvre syndicale qui est la résultante de l'action révolutionnaire des minorités. Or, si l'on admet que la majorité fasse foi, à quel point s'arrêtera-t-on ? Sur cette pente savonneuse on risque d'être entraîné loin. Ne se peut-il que, sous prétexte de proportionnalité, une majorité d'inconscients dénie le droit de grève à une minorité de militants conscients ? Et en vertu de quel critérium s'opposera-t-on à cette masse seule si, soi-même, on a

énervé¹¹ l'action efficace des minorités en les étouffant sous la proportionnalité ? » (Déclaration de Pouget au congrès de Montpellier, septembre 1902.)

Le principe démocratique n'est ainsi pas du tout revendiqué. Là encore, il s'agit de l'introduction, dans les pratiques syndicales, d'un élément original de droit. L'unité de base n'est pas l'individu mais l'individu organisé. Son organisation est le syndicat. C'est celui-ci qui est l'unité de base. A *l'intérieur* du syndicat, un adhérent en vaut un autre. C'est une logique qui tranche singulièrement avec nos conditionnements à la démocratie formelle.

L'idée démocratique est donc étrangère au syndicalisme révolutionnaire. D'ailleurs, seule une minorité de travailleurs est syndiquée, aussi « le non-vouloir de la majorité inconsciente et non syndiquée paralyserait toute action ». La minorité doit donc « agir sans tenir compte de la masse réfractaire ». D'ailleurs, fait remarquer Pouget, la majorité est mal venue de récriminer, puisque « l'ensemble des travailleurs, intéressés à l'action, quoique n'y participant en rien, est appelé à bénéficier des résultats acquis »... Aussi, n'est-il « pas tenu compte de la masse qui refuse de vouloir et seuls les conscients sont appelés à décider et à agir » (*Le Mouvement socialiste*, janvier 1907.) On se demande bien ce que pouvaient en penser les « synthésistes ».

« Au creuset de la lutte économique se réalise la fusion des éléments politiques et il s'obtient une unité vivante qui érige le syndicalisme en puissance de coordination révolutionnaire. » (*Le Mouvement socialiste*, janvier 1907.)

On comprend dès lors que les léninistes aient tenté de rallier à leur cause les syndicalistes révolutionnaires, bien que pour les premiers l'avant-garde était constituée de révolutionnaires professionnels, la plupart du temps non ouvriers, alors que pour les seconds la minorité agissante baignait dans la classe ouvrière dont elle faisait partie.

Trotski ne s'y est pas trompé. Il avait compris que le contrôle du mouvement syndical était une étape décisive pour contrôler le

¹¹ « Énerver » signifie littéralement « ôter les nerfs », c'est-à-dire incapable de réaction.

mouvement ouvrier. Si le syndicalisme révolutionnaire avait raison de lutter pour l'autonomie syndicale face au gouvernement bourgeois et aux socialistes parlementaires, il ne « fétichisait pas l'autonomie des organisations de masse. Au contraire, il comprenait et préconisait le rôle dirigeant de la minorité révolutionnaire dans les organisations de masse, qui réfléchissent en leur sein toute la classe ouvrière, avec toutes ses contradictions, son caractère arriéré, et ses faiblesses. »

« La théorie de la minorité active était, par essence, une théorie incomplète du parti prolétarien. Dans toute sa pratique, le syndicalisme révolutionnaire était un embryon de parti révolutionnaire ; de même, dans sa lutte contre l'opportunisme, le syndicalisme révolutionnaire fut une remarquable esquisse du communisme révolutionnaire. » En somme, l'autonomie n'a plus lieu d'être maintenant qu'il y a un vrai parti révolutionnaire.

« Les faiblesses de l'anarcho-syndicalisme, même dans sa période classique, étaient l'absence d'un fondement théorique correct, et comme résultat, une incompréhension de la nature de l'Etat et de son rôle dans la lutte de classe. Faiblesse aussi, cette conception incomplète, insuffisamment développée, et par conséquent fautive, de la minorité révolutionnaire, c'est-à-dire du parti. D'où les fautes de tactique, comme la fétichisation de la grève générale, l'ignorance de la relation nécessaire entre le soulèvement et la prise du pouvoir. »

« Après la guerre, le syndicalisme français trouva dans le communisme à la fois sa réfutation, son dépassement et son achèvement ; tenter de faire revivre aujourd'hui le syndicalisme révolutionnaire serait tourner le dos à l'histoire. Pour le mouvement ouvrier, une telle tentative ne pourrait avoir qu'un sens réactionnaire. » L'idée que les syndicats se suffisent à eux-mêmes signifie « la dissolution de l'avant-garde révolutionnaire dans la masse arriérée que sont les syndicats »¹².

Les critiques formulées contre le syndicalisme révolutionnaire avaient déjà suscité des réactions, mais pas dans le sens souhaité par Trotski. Après l'assassinat de syndicalistes par des communistes, à la

¹² Léon Trotski, « Communisme et syndicalisme », 1929, in : Léon Trotski, *Classe ouvrière, parti et syndicat*, classique Rouge n° 4, 1970.

maison des syndicats à Paris, le 11 janvier 1924, des anarcho-syndicalistes et des syndicalistes révolutionnaires s'engagèrent dans la formation d'une nouvelle centrale syndicale, la CGT-SR. Les unions départementales de la Somme, de la Gironde, de l'Yonne, du Rhône, la fédération du bâtiment, se groupèrent dans une Union fédérative des syndicats autonomes de France, puis se confédérèrent les 1^{er} et 2 novembre 1926 à Lyon.

La nouvelle organisation conteste l'idée de neutralité syndicale telle qu'elle est affirmée dans la charte d'Amiens, notamment le paragraphe où « le congrès affirme l'entière liberté pour le syndiqué de participer, en dehors du groupement corporatif, à telles formes de lutte correspondant à sa conception philosophique ou politique, se bornant à lui demander en réciprocité de ne pas introduire dans le syndicat les opinions qu'il professe au dehors. »

La CGT-SR désormais affirme la nécessité, pour le syndicalisme, non seulement de se développer hors des partis politiques, mais *contre* eux. Cette attitude est en quelque sorte l'écho des conditions d'admission à l'Internationale communiste qui préconisaient la constitution de fractions communistes dans les syndicats afin d'en prendre la direction. La constitution de la CGT-SR est incontestablement la réponse de l'anarcho-syndicalisme aux conditions nouvelles créées par le nouveau régime bolchevique ; elle est également le pendant des tentatives faites par la plateforme d'Archinov d'adapter le mouvement libertaire à ces nouvelles conditions. Il est significatif que la plateforme d'Archinov et la charte de la CGT-SR datent de la même année : les deux documents sont inséparablement liés et devraient être analysés en parallèle, comme deux réponses au même problème.

La charte de Lyon de la CGT-SR affirme que le syndicalisme est « le seul mouvement de classe des travailleurs » : « L'opposition fondamentale des buts poursuivis par les partis et les groupements qui ne reconnaissent pas au syndicalisme son rôle essentiel, force également la CGT-SR à cesser d'observer à leur égard la neutralité syndicale, jusqu'ici traditionnelle ».

Les documents de constitution de la CGT-SR offrent une véritable réflexion sur le contexte de l'époque, notamment sur la crise mondiale qui se prépare, sur la montée du fascisme (ce que ne fait pas la plateforme d'Archinov), et formulent un véritable

programme politique. Avec son comité confédéral national, sa commission administrative, son bureau et ses deux secrétaires, elle devait elle aussi apparaître comme particulièrement « autoritaire » à certains anarchistes.

Une tactique révolutionnaire est esquissée concernant les rapports avec les autres forces révolutionnaires, à la fois dans l'action revendicative quotidienne et en cas de révolution. Un programme revendicatif est proposé, qui s'inscrit à la fois dans le cadre de revendications quotidiennes tout en présentant un caractère de préparation à la transformation sociale. On retrouvera, curieusement, les principaux thèmes, réadaptés évidemment, de ce programme revendicatif dans... le programme de transition de Trotski, dix ans plus tard !

Sur cette période, A. Schapiro écrivit en 1937 : « La grande guerre balaya la charte du neutralisme syndical. Et la scission au sein de la Première Internationale entre Marx et Bakounine eut un écho – à la distance de presque un demi-siècle – dans la scission historiquement inévitable au sein du mouvement ouvrier international d'après-guerre. Contre la politique de l'asservissement du mouvement ouvrier aux exigences de partis politiques dénommés "ouvriers", un nouveau mouvement, basé sur l'action directe des masses en dehors et contre tous les partis politiques, surgissait des cendres encore fumantes de la guerre 1914-1918. L'anarcho-syndicalisme réalisait la seule conjonction de forces et d'éléments capables de garantir à la classe ouvrière et paysanne sa complète indépendance et son droit inéluctable à l'initiative révolutionnaire dans toutes les manifestations d'une lutte sans merci contre le capitalisme et contre l'Etat, et d'une réédification, sur les ruines des régimes déchus, d'une vie sociale libertaire. »

Le débat reste ouvert sur la question du mode d'intervention des libertaires, qu'ils soient anarcho-syndicalistes ou anarchistes-communistes. L'expérience historique de la social-démocratie et du léninisme a disqualifié ces deux mouvements dans leurs tentatives de proposer une alternative au capitalisme. Quatre-vingts ans après Octobre, cinquante ans après la charte de la CGT-SR et la plateforme d'Archinov, les circonstances imposent que le mouvement ait une apparition propre, au grand jour, comme alternative à la politique

social-démocrate réformiste ou radicalisée, au syndicalisme réformiste, intégré à l'Etat et dominé par des partis politiques.

L'échec de la révolution russe a été essentiellement un échec dû à l'incapacité du parti au pouvoir de régler le problème des rapports entre la campagne et la ville et à organiser la production. Axé sur la prise du pouvoir d'Etat, le parti bolchevik a concentré toutes ses forces dans la constitution d'un appareil de *direction* de la production plutôt que sur les problèmes de la construction de l'économie à la base, qui aurait impliqué inévitablement l'initiative locale des organisations de producteurs. L'échec a été catastrophique.

Au contraire, les libertaires ukrainiens et espagnols ont axé leur énergie sur la construction économique, qui été un succès, mais leur action a abouti à un échec politique et militaire.

L'une des questions que l'ensemble des révolutionnaires, toutes tendances confondues, devraient se poser aujourd'hui est : pourquoi les libertaires ont-ils réussi à susciter la collectivisation des terres et de l'industrie, et pas les bolcheviks ?

La révolution de demain ne sera ni la répétition de la révolution russe ni celle de la révolution espagnole. La société capitaliste a subi des transformations qui rendent impossible de telles éventualités. Il n'y a plus de palais d'Hiver à prendre et, d'autre part, il n'y a plus d'organisation révolutionnaire de masse proposant un modèle de société dans lequel le prolétariat se reconnaisse.

Bakounine disait que le socialisme « ne trouve une réelle existence que dans l'instinct révolutionnaire éclairé, dans la volonté collective et dans l'organisation propre des masses ouvrières elles-mêmes, – et quand cet instinct, cette volonté, cette organisation font défaut, les meilleurs livres du monde ne sont rien que des théories dans le vide, des rêves impuissants. » Il désigne là les trois directions dans lesquelles les militants révolutionnaires doivent encore aujourd'hui s'orienter.

Le débat sur le platformisme ¹³

Il existe en France deux organisations dont il est convenu de dire qu'elles se réclament l'une de la « synthèse anarchiste », l'autre du « platformisme ». La première est la Fédération anarchiste, l'autre est Alternative libertaire.

Le problème est que le concept de « synthèse anarchiste » ne figure nulle part dans les « Principes de base » de la FA – le document qui établit les principes généraux sur lesquels se fonde l'action de cette organisation. Et que Alternative libertaire a considérablement relativisé sa référence à la « Plateforme » dans une interview (en anglais) faite par un groupe anarchiste des États-Unis – interview qui a peu circulé en France, il est vrai.

Le débat sur le platformisme est un débat sur la théorie, sur l'organisation, sur la tactique et la stratégie. Mais c'est aussi un débat sur le contexte politique, économique, sociologique dans lequel la « plateforme » pourrait s'appliquer. Ce qui signifie que les militants d'Europe occidentale, et français en particulier, ont beaucoup à apprendre sur la situation en Amérique latine ou en Amérique du nord.

Aujourd'hui, les points de vue de la Fédération anarchiste et d'Alternative libertaire sur la plateforme se sont largement unifiés. Ce qui nous autorise à déduire que le point de vue des deux organisations est déterminé par le constat de l'identité des contextes. Mais on ne peut exclure que dans d'autres contextes le platformisme puisse effectivement être la solution. On peut difficilement imaginer, par exemple, un développement important de l'anarcho-syndicalisme dans un environnement où il n'y a pas ou pratiquement pas de classe ouvrière ni d'industrie.

Il est significatif d'ailleurs qu'Alternative libertaire, qui se réclamait en principe du platformisme, ne le fasse que du bout des doigts aujourd'hui. Interviewé, il y a quelques années, par un groupe anarchiste d'Amérique du Nord-Est (Nefac), à la question : « Comment se fait-il qu'il y ait si peu de références à la plateforme d'Archinov dans vos textes ? », la réponse fut que la plateforme est

¹³ Texte écrit à l'occasion des Rencontre internationales sur l'anarchisme de Saint-Imier. Mars-octobre 2012.

une de leurs références historiques, mais qu'elle est dépassée et pas adaptée à la situation en France.

« La plate-forme d'Archinov et le plate-formisme font partie de notre "bagage idéologique" et de nos acquis. Mais nous n'y sommes pas attachés de manière dogmatique. Nous pensons qu'une partie de ce texte écrit dans les années 20 est maintenant obsolète ou inadapté aux réalités politiques que nous connaissons en France actuellement. C'est pourquoi nous faisons rarement référence à la plate-forme et au plate-formisme. Nous nous retrouvons dans l'esprit du plate-formisme et le revendiquons, mais pas forcément chaque virgule de la plate-forme !

« Nous sommes et restons persuadés de l'importance pour les libertaires d'être organisés, ainsi que d'avoir une ligne politique et stratégique claire. En cela, oui, nous sommes plate-formistes ¹⁴. »

Obsolescence de la plateforme et nécessité de s'organiser, la FA est d'accord là-dessus, c'est clair. On comprend d'ailleurs mal pourquoi les anarchistes ont constamment besoin de répéter qu'il est nécessaire de s'organiser : un anarchiste inorganisé n'a pas de sens.

Dans cette même interview, le militant d'AL ajoutait que chaque groupe local de l'organisation est autonome – ce qui laisse supposer que ça ne fonctionne pas de manière si différente que la FA. On est loin du plateformisme strict.

Le débat sur le plateformisme date en France du milieu des années 20. Les quelques tentatives de créer des organisations fondées sur ces principes ont échoué et très rapidement la question a été complètement oubliée. La « Plateforme » a été redécouverte en France en mai 68 grâce, je pense, à l'Organisation révolutionnaire anarchiste, une scission de la FA, puis elle a traversé la Manche et s'est répandue en Angleterre dans les années 70, puis sur le continent américain dans les années 90. Sauf erreur de ma part. Il y a donc une nette antériorité en France, pour ce qui concerne le débat sur la plateforme d'Archinov.

¹⁴ <http://www.causecommune.net/publications/ruptures/3/en-entrevue-avec-alternative-libertaire>

La plupart des anarchistes français et italiens, y compris les communistes libertaires – je pense à Malatesta – se sont vigoureusement opposés à la plateforme. Celle-ci a été à mon avis mal comprise et a suscité des réactions un peu hystériques tout à fait inappropriées. Car Archinov et Makhno avaient clairement dit que la « plateforme » était un *projet*, et qu'elle pouvait être *discutée*. Il est regrettable que le mouvement anarchiste de l'époque n'ait pas profité de cette ouverture. Il est regrettable également que certains des anarchistes se réclamant de l'héritage de la plateforme d'Archinov aient quelque peu oublié cette volonté d'ouverture.

Mais là encore, il faut tenir compte du contexte de la fin des années 1920. Je pense que la dénonciation que Makhno et Archinov font des défauts du mouvement anarchiste *de l'époque* est dans une certaine mesure justifiée. Il y avait de très nombreux courants dans le mouvement anarchiste, qui préconisaient l'individualisme, le végétarisme, le nudisme, l'amour libre, etc. Ces différents courants étaient en soi parfaitement légitimes : ce qui était contestable, c'est lorsque les militants en arrivaient à considérer que l'émancipation humaine ne pouvait se faire que par l'individualisme, le végétarisme, le nudisme, etc.

Il faut savoir qu'à peu près au moment où l'insurrection de Kronstadt était réprimée et où le mouvement makhnoviste était écrasé, un anarchiste individualiste français, André Lorulot, faisait une conférence sur le thème « Notre ennemie, la femme », dans laquelle il affirmait que les femmes étaient frivoles, qu'elles empêchaient leurs hommes de militer et bien d'autres âneries. Les comptes rendus de l'époque disaient que l'assistance à cette conférence était si importante qu'il y avait du monde à l'extérieur de la salle. Un vieux camarade me raconta qu'à l'occasion de cette conférence, May Piqueray, une militante anarchiste et féministe très connue, gratifia le conférencier d'une magistrale gifle.

Il est certain que Lorulot n'était pas représentatif de l'ensemble du mouvement anarchiste français, dont beaucoup de militants étaient actifs dans le mouvement ouvrier. Pourtant, dans l'ensemble, le mouvement anarchiste était, avant la guerre, en train de désertier le mouvement ouvrier. On peut lire dans la presse anarchiste de l'époque, notamment *Les Temps Nouveaux*, des articles faisant ce constat, qui n'était pas seulement valable pour la France. Dans un ar-

ticle intitulé « Anarchisme et syndicalisme » (*Les Temps Nouveaux* 28 décembre 1907), Malatesta fait également ce constat. La fin de son article a quelque chose d'irréel. Le militant italien reconnaît que « la faute d'avoir abandonné le mouvement ouvrier a fait beaucoup de mal à l'anarchie », mais il ajoute, à titre de consolation, qu'au moins, cela « l'a laissée pure avec son caractère distinctif » ! C'est là une attitude qui devait paraître inacceptable pour des hommes comme Makhno et Archinov.

Ces aspects du mouvement anarchiste français des années 20 ont dû choquer Archinov et Makhno, mais le mouvement anarchiste français ne pouvait *en aucun cas être réduit à ça...* En effet, de très nombreux militants étaient extrêmement actifs au sein du mouvement ouvrier et dans le mouvement syndical, à la CGT.

Conceptions vieilles de 90 ans...

Ni d'un côté, ni de l'autre, on ne peut se référer à des idées, à *des formes d'organisation datant de 90 ans* sans envisager des adaptations.

En principe, la « synthèse anarchiste » telle qu'elle a été élaborée par Sébastien Faure stipule que doivent cohabiter dans la même organisation un courant anarchiste-communiste, un courant anarcho-syndicaliste et un courant individualiste, tout ce petit monde étant tenu de pratiquer une tolérance mutuelle.

Or il ne me semble pas qu'il y ait d'individualistes à la FA, ou en tout cas je n'en ai jamais croisé. Par ailleurs, des militants de la FA que j'ai connus il y a trente ans en tant qu'anarcho-syndicalistes déclarés se voient eux-mêmes aujourd'hui comme des anarchistes faisant du syndicalisme. Dans la Fédération anarchiste les pratiques des différents « courants » tendent à s'uniformiser.

Avec du recul – et au bout de 90 ans on peut prendre du recul – on voit que ce qui a tout d'abord motivé Makhno et Archinov, c'est le constat de l'incapacité du mouvement libertaire français à prendre des décisions. Je précise que cette question ne se posait pas du tout en Espagne. Ce n'est donc pas une affaire « congénitale » à l'anarchisme. La CNT espagnole avait un million d'adhérents en 1930 et pour en arriver là il avait bien fallu qu'existe dans l'organisation des instances dans lesquelles les orientations étaient

discutées et votées. De même, la Fédération anarchiste ibérique (FAI), qui a eu jusqu'à 600 000 membres, dit-on, ne passait pas pour une organisation incapable de prendre une décision.

La question des modalités de prise de décision affecte surtout le mouvement anarchiste français et italien. Ce débat, qui a commencé dès les dernières années de l'AIT dite « anti-autoritaire », a sans doute contribué à en précipiter la fin. Lors du Congrès de Berne, en 1876 s'était posée la question de la participation aux délibérations de personnes qui n'étaient pas membres de l'Internationale. Les « syndicalistes » s'y opposaient. Le courant « anarchiste » de l'AIT, en fait les délégués italiens, Cafiero et Malatesta, pensaient que les votes n'ayant que la valeur d'une « statistique des opinions », il fallait accorder aux représentants des sections isolées le droit de voter. La majorité se rangea à l'avis de De Paepe. Autrement dit, des sections qui n'appartenaient pas à l'AIT pouvaient-elles s'exprimer ? Les « syndicalistes » disent : elles ne sont pas membres, elles ne participent pas aux décisions. Les « anarchistes » disent : elles peuvent bien délibérer, puisque les votes n'ont aucune valeur et qu'on ne prend pas de décision.

On voit que la question de la prise de décision remonte aux origines mêmes de l'anarchisme. Rappelons que la conférence anarchiste internationale d'Amsterdam de 1907 n'est parvenue à aucune décision ¹⁵.

Donc, si la plateforme d'Archinov apporte quelque chose de nouveau par rapport au mouvement anarchiste français, elle n'apporte *absolument rien* de nouveau par rapport au mouvement anarcho-syndicaliste espagnol – et au mouvement anarcho-syndicaliste en général, y compris français. De fait, si on lit les statuts de la CGT-SR, une organisation anarcho-syndicaliste française constituée en 1926, *l'année même de la rédaction de la*

¹⁵ Des anarchistes espagnols contactèrent Makhno en 1931 pour qu'il prenne la direction d'une guérilla en Espagne du Nord. Il écrit en 1932 dans un journal anarchiste russe des États-Unis : « A mon avis, la FAI et la CNT doivent disposer (...) de groupes d'initiative dans chaque village et chaque ville, et ils ne doivent pas craindre de prendre en mains la direction révolutionnaire stratégique, organisationnelle et théorique du mouvement des travailleurs. Il est évident qu'ils devront éviter à cette occasion de s'unir avec des partis politiques en général, et avec les bolcheviks-communistes en particulier, car je suppose que leurs commensaux espagnols seront les dignes émules de leurs maîtres. » (Cité par Alexandre Skirda, *Les cosaques de la liberté*, p. 330, éd. JC Lattès.)

plateforme d'Archinov, on y trouve l'exposé d'un ensemble de structures fédéralistes dans lesquelles les adhérents discutent des orientations et votent des décisions et dans lesquelles sont admis le principe de la responsabilité collective, perçu par Malatesta comme la « négation absolue de toute indépendance individuelle, de toute liberté d'initiative et d'action ».

Les statuts de la CGT-SR sont *au moins* aussi « autoritaires », *sinon plus*, que la plateforme d'Archinov. Il est significatif que la plateforme d'Archinov ait créé dans le mouvement anarchiste français un tel émoi, alors que les statuts de la CGT-SR, tout aussi « autoritaires », à mon avis, n'ont pas suscité de réactions.

On peut dire, en résumé, que le diagnostic fait par Makhno et Archinov était juste. Mais la plateforme d'Archinov n'apportait rien de nouveau par rapport à ce qui existait déjà à l'époque. Si personne ne songeait alors à condamner l'« autoritarisme » des statuts de la CGT-SR, mais le faisait pour la plateforme d'Archinov (datant de la même année), c'est, à mon avis, simplement parce que la plateforme d'Archinov s'adressait (naïvement, je dirais) aux anarchistes, tandis que les statuts de la CGT-SR regardaient le mouvement ouvrier révolutionnaire, les anarcho-syndicalistes ; ce qui suggère en fait qu'il y avait alors une coupure entre une grande partie du mouvement anarchiste français et la classe ouvrière. La question est donc : est-ce que Makhno et Archinov s'étaient rendu compte de cette coupure ? – sans doute oui. Malheureusement, Makhno n'a manifestement rien compris au syndicalisme révolutionnaire, à l'anarcho-syndicalisme. C'est vers lui qu'il aurait dû se tourner.

Dans les années 20, le mouvement anarchiste ouvrier et révolutionnaire ne se trouvait pratiquement plus dans les groupes anarchistes mais dans le mouvement syndical, dans le mouvement anarcho-syndicaliste. Makhno et Archinov ne l'ont malheureusement pas compris : dans la Plateforme, ils interprètent le syndicalisme révolutionnaire comme un simple mouvement professionnel sans théorie politique et sociale : ils passent à côté de l'essence même du syndicalisme révolutionnaire, et montrent qu'ils devaient simplement ignorer l'existence de la CGT-SR, dont on peut dire ce qu'on veut, mais pas qu'elle n'avait pas de théorie sociale et politique ¹⁶.

¹⁶ Le passage concernant le syndicalisme révolutionnaire dans la plateforme d'Archinov est le suivant : « Considérant le syndicalisme révolutionnaire
26

La « synthèse anarchiste » est une idée qui a été développée en partie en réponse à la plateforme, mais l'idée était en gestation depuis plusieurs années chez Voline.

En effet, Voline, qui avait participé à la Makhnovtchina en Ukraine, avait fait le même constat que Makhno et Archinov sur l'incapacité du mouvement anarchiste à faire face à ses tâches lors de la révolution, et les trois hommes en étaient arrivés à la conclusion qu'il fallait opérer de sérieuses réformes. La « Synthèse » de Voline datant de 1924, est antérieure à la « Plateforme d'Archinov ». Elle est, comme cette dernière, une tentative pour répondre à ces questions. Cependant, la « synthèse » de Voline n'a pas grand-chose à voir avec celle de Sébastien Faure, comme on va le voir.

Telle qu'elle a été conçue en 1928 par Sébastien Faure – en reprenant et en déformant l'idée de synthèse originellement développée en 1924 par Voline – une organisation « synthésiste » doit inclure ce que S. Faure désignait comme les trois courants de l'anarchisme : un pôle individualiste, un pôle anarchiste-communiste, un pôle syndicaliste – chacun étant censé travailler en bonne intelligence.

Dans les faits, le pôle individualiste a aujourd'hui pour ainsi dire disparu, à la FA, en tant que courant. Et même au sein de la FA, le pôle « communiste libertaire » (ou anarcho-communiste, ce qui revient au même) et le pôle anarcho-syndicaliste, ont tendance à voir leurs pratiques se confondre. Je n'ai jamais entendu des camarades se croiser en demandant : « Je suis anarcho-syndicaliste, et toi, es-tu communiste libertaire ? »

uniquement comme un mouvement professionnel de travailleurs n'ayant pas une théorie sociale et politique déterminée et, par conséquent, étant impuissant à résoudre par lui-même la question sociale, nous estimons que la tâche des anarchistes dans les rangs de ce mouvement consiste à y développer les idées libertaires, à le diriger dans un sens libertaire, afin de la transformer en une armée active de la révolution sociale ».

Quelques mots sur l'« affaire » Fontenis

Fontenis a organisé dans les années 50 une fraction, une conspiration, pour prendre le contrôle de la FA, de son journal, *Le Libertaire*, de ses locaux, de sa trésorerie, et il a fait exclure tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec lui, y compris une bonne partie de ses propres « supporters » – une attitude tout à fait cohérente avec les groupes ultra-sectaires et paranoïdes. Le symptôme de ce constat se révèle dans le fait que le chef de cette secte, Fontenis, a cumulé les fonctions de secrétaire général, de responsable du groupe d'auto-défense, de la formation des jeunes militants, de responsable de la *Revue anarchiste*, de rédacteur permanent du *Libertaire*, de responsable de la commission Éducation, de président des Jeunesses libertaires et surtout de président de l'OPB [*Organisation Pensée Bataille*], l'organisation secrète qui avait été l'instrument de cette prise de contrôle totale. On ne peut pas dire qu'on pratiquait la rotation des mandats... Ou alors il n'y avait pas un seul militant dans le groupe assez compétent pour soulager le chef surmené.

Dans les groupes platformistes américains – nord et sud – Fontenis passe pour un modèle. Lorsqu'il est évoqué dans les forums il passe pratiquement pour un second Bakounine. Par contraste, la Fédération anarchiste fait l'objet d'un mépris souverain, puisqu'elle a rejeté le grand homme.

Je comprends très bien qu'à 20 000 km de distance, les choses ne soient pas vues de manière aussi triviale. Une véritable construction mythique a été faite autour des trois ans catastrophiques d'exercice du pouvoir par Fontenis. Cela relève du désir plus ou moins conscient d'avoir un héros, quand ce n'est pas simplement un véritable culte de la personnalité. Mais Fontenis n'est certainement pas le Bakounine du 20^e siècle. Il est certain qu'à des milliers de kilomètres de distance et 60 ans plus tard, le mythe peut paraître séduisant, mais si on fait le bilan, qu'est-ce qu'on a ? Un petit groupe d'hommes prend le contrôle d'une organisation affaiblie par 5 ans de guerre, la détournent des principes élémentaires sur lesquels elle est fondée et l'abandonnent à son sort lorsqu'ils eurent achevé de la ruiner.

Ces hommes s'allièrent avec André Marty, stalinien de la pire espèce, qui avait été envoyé par Staline en Espagne pour diriger les Brigades internationales et liquider les opposants. Marty fut

surnommé le « Boucher d'Albacete » pour avoir couvert les liquidations de membres des Brigades internationales perpétrées dans cette ville. Marty était également connu en Espagne pour sa chasse aux anarchistes et aux militants du POUM. À la fin de la guerre, Marty était le n° 3 du Parti communiste français. La mort de Staline en 1953 a remis en question sa situation et il a été exclu parce qu'il était trop marqué comme stalinien. Lorsque Fontenis décide de se rapprocher de lui, Marty n'était donc pas un militant révolutionnaire oppositionnel à la direction du parti, c'était un stalinien confirmé qui se trouvait politiquement au chômage. En 1955, *Le Libertaire*, que Fontenis et ses amis contrôlaient, ouvrit largement ses colonnes à Marty. Fontenis était persuadé qu'il allait pouvoir manipuler Marty, mais c'est le contraire qui arriva. Comme je le dis souvent, lorsque les anarchistes veulent jouer aux léninistes, ils sont toujours plus mauvais que les léninistes eux-mêmes et se prennent les pieds dans le tapis.

La Fédération communiste libertaire, qui avait succédé à la Fédération anarchiste, vota à l'unanimité une résolution déclarant que la bataille électorale était une forme de lutte des classes et que participer aux élections était devenu envisageable. Aux élections de janvier 1956, Fontenis soutint les positions d'André Marty, qui lui-même ne se présentait pas, d'ailleurs. Ce fut un échec catastrophique : en termes de voix, évidemment, mais aussi pour la trésorerie de l'organisation. La FCL a été *totalelement ruinée* par cette campagne électorale.

Je peux dire sans beaucoup de risque que Makhno et Archinov n'auraient pas soutenu ce genre de dérive...

Ce qui est reproché à Fontenis, ce n'est pas d'avoir exprimé ses vues, ce n'est pas non plus d'avoir créé une organisation communiste libertaire à part entière, c'est d'avoir *détruit de l'intérieur* une organisation existante. Personne ne dit que la Fédération anarchiste était parfaite, mais elle avait le mérite d'exister. La mainmise de Fontenis et de ses amis sur la FA a duré à peine trois ans, et quand elle s'est terminée il avait exclu presque tout le monde, *y compris une bonne partie de ses propres amis*. Après l'affaire calamiteuse des élections, Fontenis a laissé le vide derrière lui. Le désert.

On aurait pu mettre au crédit de Fontenis le soutien qu'il apporta à l'indépendance algérienne : de nombreux anarchistes, toutes

tendances confondues, l'ont fait, mais à couvert, clandestinement. *Le propre du soutien à une organisation clandestine, c'est qu'il soit fait clandestinement !* Pas en le criant sur les toits. Le choix de Fontenis d'emmener l'organisation dans ce soutien de manière ostensible a conduit à des condamnations en chaîne et à sa ruine.

Fontenis n'était pas un militant visionnaire qui a anticipé le modèle parfait d'organisation anarchiste et qui a entrevu de manière prophétique le programme anarchiste du futur ; c'était un fou manipulateur qui a détruit la seule organisation qui existait, n'a rien construit à la place et qui a laissé derrière lui une terre brûlée. C'est, je pense, une attitude qui n'est pas honorable. La destruction de la Fédération anarchiste n'est pas un titre de gloire à mettre au crédit de Fontenis et de ses amis. Il a fallu ensuite *des années* pour reconstruire la Fédération anarchiste.

Je connais un fan de Fontenis qui soutient que les anarchistes ne peuvent pas faire la révolution tout seuls (ce qui est indéniable...), qu'il leur faut trouver des alliés et que l'alliance entre la FCL de Fontenis et le stalinien Marty et ses amis s'inscrivait dans le cadre d'une simple alliance tactique, et que c'est faire du purisme que de s'en choquer. Je ne conteste pas la nécessité de faire des alliances, ce que je dis, c'est que des alliances avec d'autres forces peuvent être envisagées lorsque nous-mêmes sommes en position de force et que ces alliances ne remettent pas en cause tous nos principes. En tout cas on ne s'allie pas avec un type qui a fait assassiner de nombreux anarchistes.

J'insiste sur le fait qu'on ne peut pas mettre un signe égal entre Fontenis et le communisme libertaire, entre Fontenis et le platformisme. Le problème est que de nombreux platformistes le font. Le communisme libertaire en tant que théorie et pratique, en tant que courant légitime du mouvement libertaire, n'est en rien entaché par les actes d'un homme soutenu par quelques complices et dont les méfaits n'ont en somme duré que trois ans. La Fédération anarchiste a fini par se relever, de toute façon, et elle se porte plutôt bien aujourd'hui.

Dans les années 50 il y avait des communistes libertaires, qui n'étaient pas platformistes et qui ne remettaient pas en question l'existence de la FA. Il ne faut donc pas les confondre avec ceux qui suivaient Fontenis. Cela dit, Fontenis aurait très bien pu dire : je ne suis pas d'accord avec la FA, construisons *autre chose*, et ceux qui le souhaitent peuvent me suivre. Je suis certain que des militants l'auraient suivi. Le destin du communisme libertaire en France aurait sans doute été totalement changé. Le problème est qu'il a réussi à écœurer par ses pratiques et son autoritarisme la plupart de ceux qui l'avaient rejoint et le soutenaient. Ce fut le cas du groupe Kronstadt, dont l'opposition n'a rien à voir avec des divergences personnelles. Le Mémoire que ce groupe rédigea montre bien qu'il s'agit de divergences tout à fait politiques ¹⁷. Et il est extrêmement regrettable qu'il ne soit traduit ni en anglais, ni en espagnol, ni en portugais.

Il me paraît évident que l'aura qui entoure le personnage de Fontenis s'accroît avec les kilomètres. L'idole se trouverait un peu démythifiée si ces camarades lointains avaient lu le mensuel d'Alternative libertaire de décembre 2002 lorsque deux militants de l'organisation firent le compte rendu d'un livre que Fontenis venait de publier à compte d'auteur, *Non-conforme*. Les auteurs de l'article accusent Fontenis de se fourvoyer, d'être ambigu et de se rallier à l'idéologie dominante. Pour une idole, c'est une sacrée chute. Car il est vrai qu'à la fin, Fontenis était devenu assez encombrant pour les militants d'Alternative libertaire, mais il ne faut pas le dire trop fort.

L'obsession organisationnelle

Les divergences que les groupes platformistes ont avec les autres anarchistes se révèlent dans l'insistance qu'ils mettent sur les questions organisationnelles et stratégiques, sur « l'unité théorique », etc., les autres organisations anarchistes étant réputées ne pas se préoccuper de tout cela. Je dis « les autres organisations anarchistes » pour souligner le fait qu'il ne faut pas se laisser piéger dans un faux débat « plateforme vs synthèse », l'anarchisme ne se réduisant ni à la « synthèse », ni à la « plateforme ». Malatesta, par exemple, était anarchiste communiste, mais pas platformiste.

¹⁷ http://www.fondation-besnard.org/IMG/pdf/Memorandum_du_groupe_Kronstadt.pdf

Une bonne illustration de ce qu'on pourrait considérer comme de l'obsession organisationnelle et stratégique se trouve sur le site web d'un groupe américain, Miami Autonomy & Solidarity, qui publia il y a quelque temps un texte très élaboré sur cette question. Je ne sais pas si le groupe adhérait aux options de ce texte.

En parlant d'obsession organisationnelle et stratégique, je ne veux pas dire que je suis contre l'organisation et la stratégie, mais je pense que si une organisation libertaire doit se fixer des objectifs à long terme, ces objectifs pouvant même être ambitieux, le niveau de réflexion et de théorisation sur les moyens pour réaliser ces objectifs doit être cohérent avec celui des effectifs de l'organisation qui se livre à ce telles réflexions. En français, on dirait plus trivialement qu'il ne faut pas « péter plus haut que son cul ».

Autrement dit : que peut-on faire avec les forces dont on dispose ? Une fois les objectifs définis – et là, on a le droit d'être ambitieux, par exemple la création d'une organisation libertaire de masse – je ne vois pas trop l'intérêt, si on est 50, de pérorer sans fin sur la stratégie de la révolution mondiale. La question devrait plutôt être : comment passer de 50 à 100. Or il semble que la plupart des groupes « plateformistes » aux Amériques ont des effectifs extrêmement faibles.

Miami Autonomy & Solidarity, donc, publia un texte d'un certain Scott Nappalos, très critique envers le « synthésisme », et qui me semble caractéristique de cette tendance : « Vers la théorie de l'organisation politique de notre temps » (1^{re} partie)¹⁸. Ce texte parle de « regroupement » : l'auteur est convaincu que « à notre époque, nous sommes les témoins d'une large convergence des pratiques et des concepts au sein d'organisations qui ont démarré à des points différents et avec des traditions différentes ». Mais il observe qu'il y a « de fortes différences au sein des organisations, et en interne la plupart des organisations ont des gens qui vont dans différentes directions ». La solution réside, selon lui, dans une « transformation substantielle des orientations et forces existantes ».

¹⁸ <http://miamiautonomyandsolidarity.wordpress.com/2011/01/16/towards-theory-of-political-organization-for-our-time-trajectories-of-struggle-the-intermediate-level-and-political-rapprochement/>

« Inévitablement cela nécessite des conflits, des scissions, et la rupture des organisations existantes en tendances distinctes qui pour l'instant ne se combattent que de manière interne. Cela doit en fait être accueilli favorablement car cela clarifierait nos orientations et soulagerait quelques-unes des paralysies internes périodiques. » (*Sou ligné par moi.*)

« Ceci est un risque, mais c'est un risque nécessaire », dit encore Nappalos, et naturellement tout cela est fait *au nom du prolétariat* :

« Dans un tel moment, les loyautés organisationnelles et idéologiques doivent être réévaluées en faveur des intérêts du prolétariat et du mouvement dans son ensemble. »

Je suis parfaitement conscient que les opinions trouvées dans les blogs et les sites Web ne sont pas nécessairement l'expression du niveau de la pensée d'un mouvement politique dans son ensemble, mais « Vers la théorie de l'organisation politique de notre temps » est un long texte élaboré en trois parties, et non pas simplement l'expression spontanée d'un blogueur. Nappalos est un gars qui semble assez connu dans les milieux libertaires d'Amérique du Nord et ce qu'il dit est par ailleurs intéressant.

Au nom de la rigueur, de la cohésion, de l'unité de la pensée, l'auteur se félicite des conflits, des scissions et de la rupture : c'est ce que nous, en France, avons vécu avec Georges Fontenis dans les années 50, mais c'est surtout l'illustration de la tentation permanente existant chez ces militants qui veulent être plus royalistes que le roi, et qui sur-interprètent le platformisme et le transforment en une caricature.

Le paradoxe est que lorsque vous vous en tenez à la lettre des considérations stratégiques de certains militants anarchistes, vous avez l'impression qu'ils parlent d'une organisation de milliers et de milliers de membres. C'est l'impression que j'avais en lisant Nappalos. Son texte me rappelle ces deux organisations révolutionnaires allemandes (AAUD et AAUD-E) qui ont décidé de fusionner en 1931 pour former la KAU. Quand vous lisez les discours, les comptes rendus qui ont été faits par les communistes de conseil eux-mêmes de cet événement apparemment considérable,

vous avez l'impression que le sort du prolétariat mondial était en jeu, que les forces colossales de la révolution planétaire allaient enfin s'unir (en 1931, c'était un peu tard...) pour écraser la réaction mondiale coalisée contre la classe ouvrière internationale.

En fait, la première organisation comptait 343 membres et la seconde 57.

Il semble que certains anarchistes, en particulier platformistes, aient copié sur le communisme de conseil cette surestimation de l'importance des *discours*, qui finissent par tenir lieu d'actes. Il y a quelque chose de comique (ou de pathétique) à préconiser des scissions au sein d'organisations microscopiques en raison de désaccords sur la stratégie de la révolution mondiale.

Manifestement, le point de vue de Nappalos ne produit pas l'unanimité, car un blogueur États-unien – se faisant significativement appeler « Syndicalist »¹⁹ – réplique :

« Très respectueusement camarade, après avoir traversé suffisamment de “conflits, scissions et ruptures” ces 37 dernières années, je ne trouve malheureusement pas cela vraiment sain. (...)

« La volonté de s'engager dans ces sortes de luttes, de scissionner des organisations et de rendre les gens amers, cela, à mon avis, ne vaut pas le coup. (...)

« Les gens devraient se rassembler ou se séparer sur la base de points communs. Et les gens devraient se réunir ou de séparer dans un esprit de camaraderie lorsque ces points communs ne sont plus là. Les “conflits, scissions et ruptures” ne sont pas un moyen de construire et d'avoir des résultats durables bien au-delà du moment de la séparation politique. »

Je dois dire que j'éprouve beaucoup de sympathie pour ce camarade.

Et je tiens à rappeler qu'il n'y a jamais eu de mouvement anarchiste important sans qu'il y eût d'abord une organisation de masse anarchiste. Cela pose le problème de la relation entre l'organisation anarchiste et l'organisation de classe, ce qui semble

¹⁹ En anglais et dans les langues germaniques, *syndicalist* ou *syndikalist* est synonyme de syndicalisme révolutionnaire ou d'anarcho-syndicalisme.

être au centre des préoccupations des anarchistes de l'Amérique du Nord et du Sud – un problème posé mais pas résolu.

Je m'empresse de dire qu'en France non plus le problème n'est pas résolu...

La perception de la FA et du « synthésisme » par certains platformistes nord-américains

Il y a eu sur *anarchistblackcat*, un forum proche du réseau Anarkismo, un échange de vues révélateur entre ce qui semblait être un jeune militant hispanophone (que je nommerai « C. ») et un vieux militant anarcho-syndicaliste français. Tout commença lorsque le jeune gars qualifia de « merde » (*shit*) un article pourtant extrêmement modéré et pas du tout polémique sur Fontenis paru dans le *Monde Libertaire*²⁰. Trois faits intéressants peuvent être retenus :

1. L'évident culte de la personnalité développé autour de Fontenis. Je cite :

« Fontenis se battit toute sa vie pour donner consistance au mouvement révolutionnaire sur des lignes libertaires, se battant non contre des "idées" (comme le fit le groupe Joyeux) mais contre le nazisme, le franquisme, l'impérialisme français. Il n'hésita jamais à faire alliance avec d'autres combattants de l'oppression, ni à chercher un moyen risqué de réaliser les objectifs de la révolution sociale, pensant qu'il valait mieux faire des erreurs que de ne rien faire, mais pour certains "anarchos" c'est une aberration. Ils préfèrent éditer des journaux culturels, de la propagande qu'ils sont seuls à lire et parler, parler, parler de choses sans signification. Ils sont très heureux : ils ne "trahirent" »

²⁰ « Parcours d'un aventuriste du mouvement libertaire », Julien, *Le Monde libertaire* n° 1604, 16-22 septembre 2010.

(<http://www.monde-libertaire.fr/portraits/13723-georges-fontenis-parcours-dun-aventuriste-du-mouvement-libertaire-1/2>)

Version anglaise : « Journey of an adventurist of the Libertarian movement », <http://monde-nouveau.net/spip.php?article371>

jamaïs. Oui, ils ne changeront jamais la société. Mais cela n'a pas d'importance, bien sûr. »

D'une manière rudimentaire, cette opinion reflète assez bien le point de vue platformiste sur la Fédération anarchiste.

Entre-temps le site *anarchistblackcat* semble avoir disparu, je ne peux donc pas donner la référence internet de cette citation, mais j'avais pris la précaution de faire un copier-coller pour mes archives et j'ai conservé la totalité du « dialogue ». On aura compris que ceux qui « préfèrent éditer des journaux culturels », etc., c'est la FA.

2. L'image de la Fédération anarchiste véhiculée par certains groupies de Fontenis. Je cite ce vieux militant anarcho-syndicaliste qui répliqua à « C. » :

« Une chose qui me stupéfie est l'image que certains anarchistes ont de la FA. Si nous les écoutons (ou si nous les lisons), la FA n'est qu'une bande de sycophantes vaporeux discutant avec langueur du sexe des anges, soulevant des questions qui n'ont aucun lien avec la réalité, publiant des “*journaux culturels*” destinés à personne d'autre qu'à nous-mêmes, et “*causant, causant, causant de choses sans signification*”, regardant passivement passer par la fenêtre le monde réel : le nazisme, le franquisme, l'impérialisme français, les exploités, les opprimés, les chômeurs et les sans abri, réduits à de simples “idées”. Et, bien sûr, considérant “l'inorganicité”²¹ comme vertu, ce qui est probablement ce que C. désigne comme le prétendu refus de l'organisation par la FA. »

Le vieil anarcho-syndicaliste conclut en rappelant que ces « anarchistes vaporeux » qu'on accuse d'être opposés à l'organisation ont tout de même réalisé certaines choses, comme un hebdomadaire, une radio, des librairies, etc. « *J'aimerais donc que C. m'explique comment diable des gens aussi inconsistants peuvent faire tout cela, sans parler d'organiser une rencontre internationale en 2012.* »

²¹ Sans doute, dans l'esprit du rédacteur, l'idée selon laquelle il ne faudrait pas s'organiser.

3. Le troisième fait révélateur est que le culte de la personnalité est largement fondé sur l'ignorance. « C. » déclare ainsi :

« Georges Fontenis a les qualités d'un authentique révolutionnaire social. Il s'est consacré dès sa jeunesse à construire un mouvement révolutionnaire, pensant aux VRAIS problèmes de son temps et de son époque (*Le Manifeste communiste libertaire*, par exemple, fut écrit pour la FA dans les années 50). *Non conforme*²² pour le mouvement communiste libertaire et la gauche révolutionnaire au début du XXI^e siècle et le renforcement des liens entre ceux qui se battent. Son héritage va perdurer²³. »

« C. » ignore manifestement que lorsque *Non conforme* fut publié en 2002, Georges Fontenis était devenu quelque peu encombrant pour Alternative libertaire, l'organisation dont il était censé être un militant « historique ». Deux membres éminents de cette organisation écrivirent :

« Hélas, si Georges Fontenis a toujours le souci de “briser les tabous”, il ne le fait pas dans *Non conforme* avec beaucoup de pertinence. L'exercice tourne ici à la recherche d'une posture iconoclaste qui le plus souvent rate sa cible, quand elle ne se fourvoie pas carrément. Le propos est confus, et ambigu sur certaines questions de société. En fin de compte, Georges Fontenis veut poser des questions non conformes mais la rédaction souvent ambivalente de ses réponses risque de conduire des lecteurs(trices) à des conclusions trop conformes... à l'idéologie dominante²⁴. »

Le jugement est assez sévère : le modèle indépassable de l'anarchisme platformiste est accusé de s'être rallié à l'idéologie bourgeoise...

²² Édition Bénévent, 2002.

²³ L'anglais de « C » étant approximatif, j'ai essayé de respecter son style dans la mesure du possible.

²⁴ Guillaume Davranche et Patrice Spadoni, *Alternative libertaire*, décembre 2002.

Nappalos vs synthésisme

La deuxième partie du texte de Nappalos, sous-titrée : « Nous ne sommes pas platformistes mais nous nous efforçons de l'être », traite du « synthésisme ».

La démarche de l'auteur est en fait intéressante. Des courants issus de la tradition communiste libertaire ont, depuis une génération, cherché à s'organiser, à construire des organisations et ont tenté de repenser leurs traditions passées et leur futur. Aujourd'hui, dit Nappalos, nous nous trouvons dans une situation différente de celle qu'ont connue la Makhnovtchina et les Amis de Durruti : aujourd'hui, il n'y a pas de mouvement de masse capable de constituer un contrepoids à l'Etat et au capitalisme. Aucune organisation révolutionnaire n'est immergée dans la lutte. Il y a donc « une grande distance entre notre réalité et celle des points culminants de la révolution, et par conséquent il est difficile d'appliquer directement la théorie de cette époque-là ».

Il y a, dit Nappalos un peu plus loin dans son texte, un « fossé historique entre le présent et le passé ». C'est un constat extrêmement pertinent, et qui rejoint tout à fait ce que je dis depuis des années : on ne refaera plus jamais la prise du Palais d'hiver ni les collectivisations de 1936. Il faut donc trouver autre chose.

En 1995, je disais lors d'une conférence tenue à Rouen, en Normandie :

« Les gauchistes léninistes ont fini par se rendre compte qu'ils ne pourront plus jamais "prendre le Palais d'Hiver". Ils se reconvertisent en simples partis social-démocrates qui développent, sans aucune imagination, des revendications un ou deux crans plus à gauche que leurs homologues dits "réformistes", lesquels d'ailleurs ne sont même plus réformistes »
(..)

« Du côté libertaire également, il est nécessaire de faire le bilan. Les exemples historiques de mouvements de masse influencés par les libertaires ne sont plus reproductibles aujourd'hui. Pour construire une organisation d'un million d'adhérents capables de mener la population laborieuse à

reprendre en main presque instantanément la production industrielle, agricole, les transports et les services, comme en Espagne en 1936, il a fallu soixante-dix ans de propagande syndicaliste incessante. Sommes-nous prêts à faire la même chose ? »²⁵

Nappalos écrit que les leçons qu'on doit tirer de ces luttes sont cruciales pour comprendre et pour construire, mais ce qui nous manque, c'est notre propre théorie, correspondant à une période de luttes de basse intensité²⁶, une théorie qui puisse non seulement nous éclairer sur la manière de lutter, mais sur la manière de développer les luttes. Il nous faut donc une praxis qui, à partir du point où nous nous trouvons, nous aide à atteindre ces points élevés de lutte. Nous devons « élargir notre vision de l'histoire afin de nous tourner vers des gens qui ont eu à faire face aux mêmes défis que nous ».

L'article de Nappalos a donc pour ambition d'examiner quelques-unes des théories afin d'en tirer les leçons, afin « de trouver notre propre théorie » qui nous permettra d'assumer les tâches de la lutte.

Jusqu'à là, je ne vois pas en quoi on peut être en désaccord avec Nappalos : il veut tirer les leçons du passé ; il fait le constat qu'on ne peut pas reproduire les schémas du passé, lorsque le mouvement libertaire était un mouvement de masse ; il affirme la nécessité de reconsidérer les modes et moyens d'organisation en tenant compte de ce constat.

Je ferai cependant une remarque sur les exemples qu'il donne. Le mouvement makhnoviste était certes un mouvement de masse mais limité à une société agraire. La CNT, qui fut un exemple d'organisation de masse, n'est significativement pas mentionnée par Nappalos, mais les Amis de Durruti le sont : c'était une fraction de la FAI organisée à l'intérieur de la CNT mais en aucun cas une organisation de masse par eux-mêmes. Je ne suis pas certain que l'un

²⁵ René Berthier, « Fin de l'anarchisme ? », texte d'une intervention lors d'un meeting à Rouen en 1995. Repris dans « Créons un mouvement pour une société alternative » 2009 [<http://www.monde-nouveau.net/spip.php?article145>]

²⁶ Je m'élève en faux contre l'affirmation selon laquelle nous serions dans une période de lutte de « basse intensité ». La lutte est au contraire de très haute intensité, mais ce sont les capitalistes qui la mènent et en ont l'initiative, la classe ouvrière et les mouvements populaires se trouvant dans une situation totalement défensive, voire passive.

comme l'autre exemple puisse fournir des modèles opérationnels dans une réflexion sur les questions organisationnelles et stratégiques d'aujourd'hui, et encore moins servir de base de réflexion pour que le mouvement libertaire puisse reconquérir l'influence qu'il a perdue dans le mouvement de masse.

La première « théorie » à laquelle s'attaque Nappalos est le synthésisme. Et il y a du vrai dans ce qu'il dit. « Du point de vue de la lutte, le synthésisme n'est pas tant une théorie qu'un courant large qui a suscité le développement de théories de l'organisation plus serrées en réponse aux échecs issus du synthésisme ».

Le synthésisme « n'a jamais réellement existé en tant que théorie explicite », dit encore Nappalos, en dehors des aberrations de Sébastien Faure.

Le problème, que Nappalos ne souligne pas, est qu'il y a deux interprétations du « synthésisme », deux « inventeurs », et si Sébastien Faure est l'un d'entre eux, Voline avait eu l'idée le premier, une idée très différente de celle de Faure. C'est évidemment gênant, dans la mesure où Voline était très lié à Makhno et que ce qu'il dit n'est peut-être pas si idiot que ça, même s'il diverge de la plateforme d'Archinov.

Voline avait ressenti la nécessité de faire une synthèse bien avant Sébastien Faure, dès le courant de la révolution russe. La « synthèse » de Voline et la « plateforme » sont issues du même constat des carences du mouvement anarchiste pendant la révolution russe. La première formulation de l'idée de « synthèse anarchiste » vient donc de Voline, dans un texte écrit en 1924²⁷, c'est-à-dire avant la rédaction de la plateforme d'Archinov. Il n'y est pas question d'envisager une organisation dans laquelle seraient réunis des courants syndicaliste, communiste libertaire et individualiste, structurés en tant que tels et censés vivre en bonne intelligence et dans la tolérance. Il s'agit de définir les idées maîtresses de l'anarchisme, c'est-à-dire le principe syndicaliste comme « méthode de la révolution sociale », le principe communiste comme « base d'organisation de la nouvelle société en formation » et le principe individualiste, c'est-à-dire l'idée selon laquelle « l'émancipation

²⁷ « De la Synthèse », *La Revue Anarchiste*, Mars-Mai 1924.

totale et le bonheur de l'individu étant le vrai but de la révolution sociale et de la société nouvelle. »

Il n'est donc pas question d'« anarchisme individualiste » comme courant spécifique du mouvement anarchiste mais d'émancipation de l'individu comme objectif de la révolution sociale. Ce n'est pas du tout la même chose. Personne ne peut être opposé à cela.

Dans l'organisation « synthésiste » telle qu'elle a été conçue en 1928 par Sébastien Faure – en reprenant et en déformant l'idée de synthèse originellement développée par Voline en 1924 – on a trois courants de l'anarchisme : individualiste, anarchiste-communiste, syndicaliste – chacun étant censé vivre dans l'harmonie²⁸.

Il y a du vrai dans ce que dit Nappalos : le synthésisme n'est pas une théorie. Mais ce que Voline entendait par synthésisme n'était pas du tout la même chose que ce que Sébastien Faure entendait. Autant que Makhno et Archinov, Voline était au courant des failles du mouvement anarchiste de l'époque et il voulait le changer. Voline, Makhno et Archinov partageaient la même idée initiale : la nécessité d'unifier le mouvement anarchiste, qui était divisé et inefficace. La différence se trouvait dans la méthode pour atteindre l'unité. Les « platformistes » considéraient que seul l'anarcho-communisme était le mouvement anarchiste, l'individualisme étant une idéologie bourgeoise²⁹. Aujourd'hui encore, bien des groupes platformistes considèrent que tout ce qui n'est pas platformiste n'est tout simplement pas anarchiste³⁰.

Voline, dans sa « synthèse » élaborée en 1924, avant celle de Sébastien Faure, considérait que l'unité pourrait être atteinte grâce à un effort de clarification théorique impliquant une réflexion collective entre tous les courants du mouvement. L'approche de Voline ne correspond pas à ce que l'on entend aujourd'hui par « synthésisme ». Il ne voulait pas que les différentes branches de l'anarchisme vivent côte à côte indéfiniment, se tolérant mutuellement ; il pensait que, après une période de débat, ils

²⁸ Je conseille vivement aux camarades de lire l'article de Gaetano Manfredonia paru dans *Itinéraire* n° 13, « Le débat Plate-forme ou synthèse ».

²⁹ Un point de vue que Bakounine partageait.

³⁰ Ce fait nous a été très clairement confirmé par la plupart des camarades latino-américains que nous avons rencontrés à Saint-Imier.

fusionneraient en quelque chose de différent et de supérieur – ce qui est précisément le sens d’une « synthèse ». Dans la synthèse de Voline, il y avait quelque chose de dynamique, les choses devaient évoluer.

Au contraire, quand Sébastien Faure publia « La Synthèse anarchiste » en 1928, il développa un point de vue très statique, en préconisant la simple *cohabitation* des différents courants de l’anarchisme, sans aucun débat, ni clarification. C’est cette version-là du « synthésisme » qui a prévalu mais, strictement parlant, ce n’est pas une synthèse. La version de Sébastien Faure du synthésisme est comme une émulsion : lorsqu’on on mélange plusieurs liquides ayant des densités différentes et qu’on secoue bien fort, on a l’impression que le résultat obtenu est homogène, mais au bout d’un moment les différents liquides se séparent.

Pour l’anecdote, un congrès anarchiste avait eu lieu à Paris en 1913, dont l’objectif était de rassembler le mouvement libertaire français. Une personnalité connue du courant individualiste, Mauricius, parvint un moment à faire de l’obstruction aux débats du congrès, avant de se voir priver de parole et éjecter de la salle. Jean Grave annonça qu’il se retirerait du congrès si les individualistes y siégeaient. Pierre Martin, du *Libertaire*, déclara à leur adresse : « Entre vous et nous, il n’y a pas d’entente possible. » Sébastien Faure souligna l’« abîme infranchissable » [*Je souligne*] qui séparait les conceptions communistes et individualistes. Ce congrès, tenu peu après l’affaire Bonnot, fut donc marqué par une vigoureuse prise de distance avec l’individualisme. Ce n’est que d’autant plus ironique que Sébastien Faure, ayant expulsé l’individualisme par la porte en 1913, le réintroduisit par la fenêtre dans sa « Synthèse » en 1928...

Nappalos a un peu raison quand il dit que « personne ne se désigne comme synthésiste ». Cela dit, il est un peu catégorique : il serait plus exact de dire « presque personne... » Ce qui ne l’empêche pas de dire plus loin que, en pratique, « la plupart des organisations libertaires ont un caractère synthésiste » :

« Le synthésisme regroupe des gens qui n’ont pas un niveau basique d’unité sur la stratégie et souvent sur la théorie. L’exemple classique sont les “fédérations anarchistes” (en

particulier en Europe, bien que dans l'histoire US récente il y a eu la Fédération anarchiste sociale révolutionnaire ³¹) qui permettent à différentes tendances contradictoires d'exister dans la même organisation sans aucune unité fondamentale. Un exemple actuel serait les fédérations anarchistes française et italienne dans l'Internationale des fédérations anarchistes, qui sont lourdement inspirées par la synthèse, et qui rassemblent des gens sur la base d'un anarchisme largement conçu, incluant même des individualistes. »

Concernant les « individualistes », j'ai adhéré à la FA en 1984 ; à l'époque il y avait une petite poignée de vieux camarades individualistes, mais ce n'étaient pas des anarchistes genre « Moi, Moi, Moi... et les autres ensuite » ³², c'étaient des militants qui cherchaient à s'accomplir moralement, en tant que personnes, sans se dissocier du groupe. Ils ont peu à peu disparu et il n'y a pas eu de relève. Dire que la FA est une organisation qui « rassemble » des individualistes est tout à fait exagéré.

Mais quelle que soit la vérité contenue dans ce que dit Nappalos, l'erreur majeure qu'il fait est de donner trop de crédit aux discours sans observer les faits. Dans la FA, il y a des différences d'opinions, mais elles ne sont pratiquement jamais la conséquence de ce que certains camarades sont anarcho-communistes et d'autres anarcho-syndicalistes, ou que sais-je. Nos congrès ne sont pas des endroits où on voit des affrontements permanents entre anarchistes-tout-court, anarcho-communistes et anarcho-syndicalistes, conduisant à la

³¹ La *Social Revolutionary Anarchist Federation*, fondée semble-t-il en 1972, mais peut-être un peu avant, n'était pas réellement une organisation mais un réseau de correspondance ouvert à tous ceux qui se réclamaient de l'anarchisme, et qui dura une douzaine d'années. Malgré ses fondements hétérogènes, la SRAF eut une trentaine de groupes qui se réclamaient d'elle et permit à d'innombrables personnes éparpillées sur le territoire des États-Unis de se sentir appartenir à un mouvement. En 1977 des « dissidents » de la SRAF formèrent la « Anarchist Communist Tendency » qui scissionna et forma l'année suivante la Anarchist Communist Federation dont certains membres créèrent en 1984 la Workers' Solidarity Alliance qui existe encore aujourd'hui et dont un délégué participa aux Rencontres internationales de Saint-Imier...

³² Propos tenus par l'individualiste néerlandais Croiset lors du congrès anarchiste d'Amsterdam en 1907.

paralyse ; ce sont des lieux où les militants peuvent être dans l'opposition assez polie au sujet des questions pratiques, parfois en opposition très vigoureuse. Mais ces divergences d'opinions existent parce que les gens ne sont tout simplement pas toujours d'accord les uns avec les autres.

Manifestement, Nappalos voit la Fédération anarchiste française comme une organisation permettant « à des tendances contradictoires variées d'exister toutes dans la même organisation sans aucune unité fondamentale »³³.

A la FA, j'ai l'impression qu'il y a surtout des anarchistes-tout-court (sans épithète) des anarchistes-communistes et des anarcho-syndicalistes, ou des militants qui ne sont ni l'un ni l'autre, ou les deux, autrement dit des anarchistes sans trait d'union. En tout cas, lorsque j'observe les faits, je constate que ces tendances existant dans la FA ne sont pas contradictoires : au contraire, elles pratiquent une COLLABORATION plutôt efficace (à part l'inévitable emmerdeur/euse de service qu'on trouve toujours dans tous les groupes humains)³⁴. Au risque de paraître insistant, c'est *nous* qui avons un journal hebdomadaire, une radio, etc., pas les plateformistes.

Il y a quelque chose d'insupportablement paternaliste dans l'attitude de Nappalos, qui considère que le synthésisme ne concerne que des anarchistes de seconde zone : pour les qualifier, il a recours à l'expression « lower case "a" anarchists ». La meilleure traduction de cette expression est la traduction littérale : « anarchiste bas de casse ». La « casse », dans les anciennes imprimeries, était une sorte de casier dans lequel se trouvaient les lettres de plomb. Cette casse était divisée en deux, horizontalement : en bas ce que le commun des mortels appelle « minuscules » et que les typographes appelaient « bas de casse » ; en haut les « majuscules », ou « capitales ». Donc pour Nappalos les « synthésistes » sont les anarchistes « bas de casse », autrement dit : des anarchistes « minuscules » – suggérant sans doute que les plateformistes sont des anarchistes « majuscules ».

³³ *Loc. cit.*

³⁴ Dans le registre de l'« unité », de l'« efficacité » et de la « cohérence », je dirais que le principal critère pour juger d'une organisation est sa capacité à gérer les emmerdeur/euses de service et à neutraliser leur capacité de nuisance.

Nappalos nous apprend encore que les anarchistes « synthésistes » développent également le « patriotisme d'organisation » ; il est bien connu que les organisations plateformistes ne développent *jamais* de « patriotisme d'organisation »... Plus encore, les organisations « synthésistes » limitent leur activité à des questions non essentielles telles que la « sous-culture » (*sub-culture*), les « réseaux militants », « la politique de protestation », « l'anti-mondialisation et les mouvements anti-guerre » dans lesquels ils ont un « rôle productif à jouer » – merci, tout de même.

Nappalos conclut son propos en disant, en résumé, que le synthésisme a produit sa propre critique : « des groupes qui ont émergé de ces milieux ont développé leurs critiques de la paralysie des organisations synthésistes, de l'absence d'éducation et d'engagement de leurs membres, de leur attitude anti-stratégique et de son incapacité à s'adapter aux conditions changeantes ». Évoquant le contexte nord-américain, Nappalos affirme que cette situation a conduit des gens à se tourner vers des idéologies du passé pour chercher la voie au-delà du synthésisme, que ce soit sous la forme du léninisme, du maoïsme, du plateformisme, du « *especificismo* »³⁵ ou

³⁵ Le « *especificismo* » est un concept qui aurait été créé dans les années 50 par la Fédération anarchiste uruguayenne. Il s'agit tout simplement d'affirmer la nécessité d'une organisation anarchiste spécifique. Dans le contexte latino-américain, cette revendication a une signification particulière. En effet, dans beaucoup des pays d'Amérique du Sud, existaient de puissantes organisations anarcho-syndicalistes : les anarchistes considéraient l'organisation syndicale comme la structure naturelle dans laquelle les travailleurs devaient s'organiser, en quoi ils étaient absolument sur les mêmes positions que les syndicalistes révolutionnaires français pour qui « le syndicat, aujourd'hui groupement de résistance, sera, dans l'avenir, le groupe de production et de répartition, base de réorganisation sociale » (CGT, Charte d'Amiens, 1906.) Le mouvement anarchiste disposait d'une réelle hégémonie dans la classe ouvrière jusqu'à la révolution russe. Mais les principes énoncés dans la charte d'Amiens ne pouvaient plus s'appliquer lorsque d'autres courants politiques porteurs d'autres modèles syndicaux surgirent. C'est ce qui arriva après la révolution russe, avec la création de partis communistes et la mise en place par l'Internationale communiste (Komintern) et par l'Internationale syndicale rouge (Kominform) d'une politique de pénétration systématique dans les organisations ouvrières. Comme leurs camarades français, les militants anarchistes et anarcho-syndicalistes latino-américains ne surent pas faire face à la bolchevisation des organisations syndicales, en particulier parce que n'existaient pas d'organisations anarchistes (d'organisations spécifiques) capables d'organiser la résistance. Les libertaires sud-américains ont

de la “*cadre-organization*”³⁶. »

Les réflexions de Nappalos sont d'un réel intérêt, elles soulèvent de vraies questions qui pourraient avoir une résonance en France mais malheureusement l'auteur se laisse piéger par une vision du synthésisme quelque peu archaïque qui l'empêche d'avoir une vue un tant soit peu réaliste. Il semble convaincu que les organisations « synthétistes » d'aujourd'hui n'ont pas évolué, que la réalité n'a pas eu d'effet sur elles, que les pratiques de ces organisations s'en tiennent strictement à ses représentations vieilles de 90 ans.

Je conçois que la FA ne soit pas pour Nappalos la principale de ses préoccupations, mais dans la mesure où elle apparaît, qu'on le veuille ou non, comme une des références du « synthésisme », il faut bien réagir à ses propos stéréotypés. La Fédération anarchiste n'est pas une organisation dans laquelle les courants anarchiste-communiste, anarcho-syndicaliste et individualiste campent sur leurs positions bien tranchées, provoquant l'immobilisme, c'est une organisation dans laquelle la différence entre ces trois options apparaît quelque peu dépassée, où *personne* n'est indifférent à la question de la liberté et de l'émancipation de l'individu parce que c'est un élément *constituant* de l'anarchisme *tout court* ; c'est une organisation dans laquelle différentes approches de la lutte des

par conséquent développé par la suite l'idée de la nécessité d'une organisation « spécifique » (especificismo) pour les anarchistes. L'existence d'« organisations spécifiques » n'est pas une nouveauté dans le mouvement français, mais il semble convenu d'en attribuer la paternité aux anarchistes latino-américains, et en particulier uruguayens.

³⁶ « Cadre organization » peut vouloir dire « organisation cadre » ou « organisation de cadres ». Sauf erreur de ma part, cela devrait désigner les organisations dominées par des élites politiques de militants. Une « cadre organization » n'est pas nécessairement, comme le dit Joel Olson, « une organisation d'avant-garde, comme le pensent de manière erronée certains anarchistes. C'est simplement un groupe d'intellectuels engagés, actifs, révolutionnaires qui partagent une politique commune et qui se rassemblent pour développer une pensée et une pratique révolutionnaires et qui les vérifient dans la lutte . Par “actif” je veux dire quelqu'un qui est impliqué dans la lutte politique, pas seulement un lecteur de livres. Par “intellectuel” je ne veux pas dire quelqu'un avec un diplôme mais quelqu'un qui fait un effort sérieux, continu, pour comprendre le monde afin de mieux le combattre. »

La description que fait J. Olson, qui continue sur plusieurs lignes, rapproche de manière étonnante à la « cadre organization » ce que devait être l'Alliance bakouninienne. (Joel Olson, « Movement, Cadre, and Dual Power ». <http://www.anarchist-studies.org/node/544>)

classes se côtoient et s'expriment notamment dans les congrès, tout simplement parce que tout le monde n'est pas formé sur le même moule : *et il n'est pas question que cela change*. Moyennant quoi, la Fédération anarchiste parvient à réaliser, grâce à la collaboration de tous, un ensemble de choses qui la placent plutôt pas trop mal sur le terrain de l'efficacité.

Les positions de Nappalos ont été contestées sur les forums anglo-saxons, et ces contestations ne semblent pas avoir plu à tout le monde : elles ont été qualifiées sur un blog anglais d'« attaques » contre Nappalos³⁷. On put ainsi lire : « L'habitude ignorante qui consiste à faire des développements sur les mouvements anarchistes dans d'autres pays, fondés sur une absence totale de connaissance du contexte local, n'est malheureusement pas limitée aux synthésistes français. » (8 mai 2012)

A quoi un intervenant américain répond : « Est-ce qu'un anarchiste français – ou un anarcho-syndicaliste – a le droit de donner son opinion sur un texte qu'il a lu sur un site anarchiste US sans être accusé d'« attaquer » son auteur ? »

Fédération anarchiste et synthésisme

Les « principes de base » de la Fédération anarchiste sont le document de référence qui expose les principes généraux à partir desquels elle fonctionne. Une lecture attentive de ces « principes de base » devrait nous éclairer. Or, pas tellement, en fait.

1. Si on lit les principes de base, la FA n'est pas une organisation synthésiste, puisque le mot *synthèse* *n'y figure même pas*.

On sait que la *synthèse* anarchiste (celle de Sébastien Faure) regroupe trois courants : anarchisme-communisme, syndicalisme, individualisme, et que ces courants sont censés établir un certain type de relation entre eux fondé sur la tolérance mutuelle. Or l'individualisme ne figure même pas dans les principes de base de la FA, qui mentionnent *quatre* courants :

³⁷ <http://libcom.org/forums/theory/platformism-synthesism-fontenis-st-imier-08052012>

« Les groupes ont la faculté de se donner l'orientation de leur choix : anarcho-syndicalisme, communiste-anarchiste, néo-malthusienne, anarcho-pacifiste... »

Si on examine ce paragraphe, nous avons donc quatre courants mais pas l'individualisme, mais les points de suspension (...) suggèrent clairement qu'il peut y en avoir plus. En fait, une *cinquième* tendance est plus loin *explicitement* mentionnée dans le texte, puisque les groupes ont la possibilité de ne se référer à *aucune* tendance.

La FA ne serait donc pas une organisation synthésiste mais tout simplement une organisation dans laquelle peuvent exister des tendances. Et là, c'est explicitement dit dans les principes de base : la FA reconnaît « la possibilité et la nécessité de l'existence de toutes les tendances libertaires au sein de l'organisation ».

2. Dans les débats internes de la FA pendant les années 90, la question de la constitution d'unions régionales avait été posée. En effet, la FA était alors constituée de structures de base dans les localités, et d'un organe coordonnateur au sommet, et rien entre les deux. Les unions régionales constituaient donc une structure intermédiaire, en totale conformité avec les principes élémentaires du fédéralisme.

Or à cette époque, certains camarades étaient fermement opposés à la création d'unions régionales. Je n'ai pas compris pourquoi, mais ce débat a duré un moment. Je pense que la question des unions régionales est apparue à un moment où la FA a connu un fort accroissement de ses effectifs, après la Guerre du Golfe de 1990-1991, pendant laquelle nous avons été extrêmement actifs. Or il y a dans tous les groupes restreints des éléments conservateurs qui se sentent menacés lorsque ses effectifs s'accroissent. Ce constat n'échappe pas à la FA ³⁸. Or lorsqu'on consulte les « principes de base », on lit : « Des régions peuvent être formées et ne peuvent être que sur l'initiative des groupes la composant, le Comité des

³⁸ J'ai personnellement eu une longue conversation avec un camarade du groupe Louise-Michel qui affirmait ne pas vouloir que la FA se développe. Les raisons qu'il invoquait n'étaient pas très claires, mais en gros ça se résumait à ceci : on ne sera plus entre nous.

Relations ne pouvant apporter que des suggestions dans ce domaine. »

Voilà qui réglait la question.

Résumons : la Fédération anarchiste est une organisation « synthésiste » dont les principes de base ne parlent ni de synthèse ni d'anarchisme individualiste. En somme c'est une organisation anarchiste tout simplement, mais une organisation anarchiste non plateformiste.

Processus de décision

Les groupes plateformistes ont beaucoup ironisé sur la règle de la décision à l'unanimité, qui est (en principe) en vigueur à la FA. Je suis très réservé sur le vote unanime, mais je pense que dans une organisation anarchiste on n'a pas trouvé mieux, à condition d'introduire quelques modifications – que la FA a effectivement introduites.

En fait, ce système n'a pas été établi parce qu'il était censé être « anarchiste », car je sais de manière certaine qu'il n'existait pas avant « l'affaire Fontenis »³⁹. Le principe de l'unanimité dans les prises de décision a été établi, je pense, *après*, pour garantir la FA contre une nouvelle affaire Fontenis. C'est une mesure de protection.

Il n'y a absolument RIEN qui justifie que le principe d'unanimité soit un principe anarchiste⁴⁰.

³⁹ <http://www.monde-libertaire.fr/portraits/13723-georges-fontenis-parcours-dun-aventuriste-du-mouvement-libertaire-1/2>). — *Version anglaise* : « Journey of an adventurist of the Libertarian movement », <http://monde-nouveau.net/spip.php?article371>

⁴⁰ Je n'ai réussi à trouver aucun argument justifiant la décision à l'unanimité comme étant un principe anarchiste. Le seul exemple que je connaisse de l'usage de l'unanimité comme mode de décision dans une structure politique qui a existé en Pologne de 1652 à la fin du 18^e siècle, et ça a été une catastrophe.

En fait, c'était plutôt le principe du vote par veto (*liberum veto*) que du vote par unanimité. Les députés polonais de la république des Deux Nations (Pologne et Lituanie) avaient la possibilité de déposer un veto quand une décision ne leur plaisait pas ou quand ils voulaient faire arrêter les débats. Au 18^e siècle ce principe fut appliqué systématiquement. Les voisins de la Pologne – la Russie, la Prusse et l'Autriche – trouvaient ce système très pratique parce que chacun voulait annexer une partie de la Pologne, et il suffisait d'avoir un député à sa solde pour paralyser

Ensuite, la plupart des arguments sur lesquels s'appuient les partisans du principe d'unanimité sont obscurs et métaphysiques, et je ne m'y associe pas. En effet, le principe de la prise de décision unanime relève d'une vision utopique, où tout le monde est supposé être uni de manière fusionnelle, quasi-mystique. La question est certainement intéressante mais je ne suis pas psychanalyste.

Toutefois, les arguments en faveur de ce système ne sont pas dépourvus de cohérence et méritent d'être examinés. En effet, cette pratique implique qu'il faut que les différents points de vue en présence prennent le temps d'argumenter en faveur de leur opinion, ce qui évite un vote brutal où 51 % l'emporte à la hussarde sur 49 %, comme c'est le cas dans la logique parlementaire. Ensuite, cela impose que les différents points de vue fassent des concessions nécessaires pour trouver un accord qui fasse le plus large consensus.

Dans la pratique, le principe de la prise de décision à l'unanimité a été très relativisé à la FA. A l'issue d'une discussion approfondie, les oppositions qui subsistent se manifestent par ce qu'on appelle l'« abstention amicale », c'est-à-dire qu'elles ne s'opposent pas à la prise de décision ; les groupes opposés à la décision ne sont pas tenus de l'appliquer – ce qui est *en totale conformité* avec les principes fédéralistes, d'ailleurs. Mais même dans ce cas, la non-application d'une décision ne concerne que très peu de monde, parce que, comme je l'ai dit, un débat approfondi a permis au préalable de parvenir à un large consensus. Ainsi, dans ce système, on n'a jamais 51 % contre 49 % – ce qui est, selon moi, une forme de violence – mais un très petit nombre de personnes en désaccord avec tous les autres. A cela il faut ajouter que le fédéralisme repose sur un fondement essentiel : une partie constituante de la fédération qui n'approuve pas une décision n'est pas tenue de l'appliquer, à condition de ne pas empêcher les autres de le faire. Ce simple rappel d'un principe essentiel du fédéralisme règle en fait le débat sur les décisions à l'unanimité.

Des groupes d'inspiration platformiste français, refusant le vote à l'unanimité, appliquent le vote à 75 %. Nous n'avons pas constaté que ce système soit meilleur que le nôtre.

totallement le fonctionnement de l'Etat. De fait, c'est ce qui arriva : la Pologne fut dépecée par ses voisins. Proudhon a féroceement critiqué les Polonais pour ça. Pour résumer, il disait que c'était bien fait pour leur gueule. (Cf. <http://monde-nouveau.net/spip.php?article174>)

J'ajouterais une chose qui me paraît essentielle. J'ai été militant dans le mouvement syndical pendant 40 ans et le fait de procéder à un vote majoritaire pour prendre une décision ne me choque pas plus que ça. Cependant, ma longue expérience dans le mouvement syndical *et* dans le mouvement anarchiste me conduit à une conclusion : le vote majoritaire est un système qui est parfaitement adapté pour régler les affaires courantes. Le vote unanime est parfaitement adapté lorsqu'il s'agit de discuter de questions de principe. Si, à la Fédération anarchiste, une majorité des adhérents décidait de présenter des candidats aux élections législatives, je pense qu'il y aurait au moins *une voix* pour dire que c'est totalement opposé aux principes anarchistes. Si ce principe avait prévalu du temps de Fontenis, des anarchistes ne se seraient pas présentés aux élections aux côtés d'un assassin stalinien ⁴¹.

D'ailleurs, ceux que le système du vote unanime rend sceptique ne doivent pas faire une fixation là-dessus, parce qu'il a une limite naturelle. Ce système peut à la limite fonctionner dans une assemblée de 50 ou 100 personnes représentant une organisation de 300 ou 400 adhérents. On pourra difficilement l'envisager si un jour la FA a 100 000 adhérents (on peut rêver...) : il sera alors temps d'imaginer autre chose...

La question est d'éviter de s'accrocher obstinément à un système de décision qui empêche l'organisation de croître.

Ce qui fait que la FA fonctionne malgré d'apparentes contradictions entre les principes de base et la réalité vécue, c'est que l'organisation applique un processus pragmatique. On affronte la réalité telle qu'elle se présente à un moment donné et on cherche des solutions pratiques.

Je dirais pour résumer que la FA est une organisation anarchiste sans épithète, constituée de groupes qui peuvent s'ils le souhaitent se réclamer d'une ou l'autre tendance, dans laquelle les décisions sont prises au consensus après sérieuse délibération ; les groupes qui n'adhèrent pas aux décisions n'ayant pas obligation de les appliquer, comme le stipulent les principes fédéralistes.

Quant on lit Proudhon ou Bakounine, on s'aperçoit que toute structure adhérant à un ensemble fédéral a le droit de sécession. Là

⁴¹ Dans les années 50

en l'occurrence, il ne s'agit pas de sécession mais de désaccord qui, par définition, n'est pas forcément définitif.

Platformisme et marxisme libertaire

Il existe une sorte de débat « transversal » entre platformisme et marxisme libertaire qui s'explique par le fait que si les objectifs des auteurs de la Plateforme organisationnelle était d'adapter l'anarchisme aux nécessités stratégiques de la période qui a suivi la révolution russe, ceux qui ont « redécouvert » la Plateforme après les grandes grèves de mai 68 en France ont senti que l'anarchisme était frappé par un certain nombre de carences théoriques et qu'il était nécessaire de l'adapter théoriquement aux nécessités du moment. Cette tentative de « révision » de la doctrine anarchiste va avoir un effet paradoxal : il va provoquer une réelle fascination pour le discours marxiste, conduisant les courants platformistes à se rapprocher du trotskisme, alors même que Trotsky avait été l'un des principaux exterminateurs d'anarchistes...

L'expression « marxisme libertaire » a été inventée par Daniel Guérin vers la fin de sa vie. De formation marxiste, il adhéra à la SFIO puis au PSOP⁴². Il fut un moment tenté par le trotskisme. Il porta un regard critique sur les mouvements et les militants se réclamant du marxisme. Il pensait qu'un certain nombre de concepts libertaires devaient être réintroduits dans le corpus de l'idéologie socialiste afin d'éviter les erreurs de la social-démocratie ou du stalinisme. Sur la plupart des questions opposant marxisme et anarchisme : centralisme ou fédéralisme, parlementarisme ou action directe sociale, dictature du prolétariat ou démocratie directe, Guérin donnait raison à l'anarchisme, et en particulier à Bakounine.

Le marxisme libertaire de Guérin n'était pas une menace contre l'anarchisme. Il était plutôt une tentative d'introduire dans la doctrine marxiste des concepts anarchistes. L'idée cependant séduisit certains anarchistes qui, à leur tour, tentèrent d'introduire dans l'anarchisme

⁴² SFIO : Section française de l'Internationale ouvrière. Le Parti socialiste ouvrier et paysan ou PSOP était un parti politique français, fondé le 8 juin 1938 par des militants de la tendance « Gauche révolutionnaire », qui avait été exclue de la SFIO.

des concepts marxistes. Aujourd'hui, quelques militants issus du communisme et conscients de la dévalorisation du marxisme, mais surtout de ce qu'ils considèrent comme les carences conceptuelles du marxisme pour expliquer la société actuelle, découvrent Proudhon et Bakounine.

Cependant, Guérin n'a jamais cessé de se déclarer libertaire.

La tentative de « révision » de la doctrine anarchiste par les promoteurs d'un « marxisme libertaire » était le résultat d'un constat selon lequel l'anarchisme avait un certain nombre de failles doctrinales qu'il fallait combler par des éléments provenant du marxisme. Ces « failles doctrinales » se situaient dans un champ dans lequel les marxistes se sentent à l'aise, celui de la théorie pure, où il est beaucoup question de « méthode » en particulier. Il fut un temps en France où quelques libertaires, influencés par l'idée de « marxisme libertaire » développée par Guérin, reprochaient à l'anarchisme ses lacunes en matière de « méthode d'analyse ». La « méthode d'analyse » revenait sans cesse dans leurs propos. Cette attitude provenait en fait d'une profonde méconnaissance de la pensée des principaux théoriciens anarchistes. La conséquence immédiate fut que ces militants se mirent à imiter les trotskistes, à tel point qu'on finissait par ne plus les distinguer les uns des autres. De la même manière que Trotsky reprochait aux ouvriéristes d'avoir « le nez dans le trou du cul de la classe ouvrière », ces camarades-là avaient « le nez dans le trou du cul des trotskistes ».

Mon opinion alors était que le mouvement anarchiste était effectivement frappé d'un certain nombre d'insuffisances théoriques, mais que ces insuffisances n'avaient pas besoin d'être comblées en allant chercher des concepts dans le marxisme, et qu'il suffisait de prendre la peine de connaître nos propres auteurs. C'était l'objet de l'article sur « La question économique », écrit il y a bien trente ans, dans La Rue, la revue du groupe Louise Michel de la FA. J'appelais le mouvement libertaire à rejeter les préjugés qui existaient en son sein sur le marxisme et à aborder l'étude de cette doctrine avec sérénité parce que « ce qui fait l'opposition irréductible entre marxisme et anarchisme (interdisant toute synthèse) est parfaitement délimité et repérable et que, pour tout le reste, il y a beaucoup de propositions qui sont parfaitement assimilables par l'anarchisme, soit simplement parce qu'elles étaient déjà présentes dans la pensée de

notre mouvement avant que Marx ne les exprime ou ne les reformule, soit parce qu'elles constituent un acquis de la pensée universelle... » Je reconnais aujourd'hui que la formulation est un peu emphatique...

Il va de soi que la pensée anarchiste ne doit pas rester à l'écart des courants de pensée d'une façon générale, et qu'il doit pouvoir assimiler les idées nouvelles.

Les militants de ma génération, qui ont commencé à militer à la fin des années 60 ou au début des années 70, ont été inévitablement confrontés à des anarchistes qui avaient été abreuvés d'un cocktail fait des thèses de Guérin sur le marxisme libertaire et de la plateforme d'Archinov. Ces anarchistes-là se caractérisaient par un fort degré de sectarisme (c'étaient eux les seuls vrais anarchistes) et de dogmatisme (c'étaient eux qui détenaient la seule vraie interprétation de la doctrine anarchiste). A ce titre, leurs héritiers n'ont pas vraiment changé. Il s'agissait d'amener à tout prix de la « rigueur » et de la « cohésion » dans le mouvement. Pour cela, il fallait singer le discours marxiste, et en particulier le trotskisme.

Il y avait alors un groupe nommé Union des travailleurs communistes libertaires (ancêtre de l'actuelle Alternative libertaire) qui était fasciné par la Ligue communiste, une organisation trotskiste (ancêtre de l'actuel Nouveau Parti anticapitaliste). C'était au point qu'il était très difficile de distinguer les positions de l'une et de l'autre. L'UTCL tentait constamment d'établir avec la Ligue communiste des alliances, de rédiger des communiqués conjoints, bref de participer à des événements qui étaient autant de signes ostensibles de leur proximité réciproque...

Ces camarades avaient à ce point intégré le discours marxiste qu'ils avaient la « dialectique » et le « matérialisme historique » plein la bouche, quand ce n'était pas encore la « dictature du prolétariat ». Un camarade de mon syndicat était à la fin des années 70 membre du bureau politique de la Ligue communiste. Je lui demandai ce qu'il pensait de l'UTCL : il me répondit ironiquement que c'était une tendance au sein de la Ligue.

En fait les divergences que nous avions avec eux n'étaient pas tellement d'ordre doctrinal ; c'était des divergences liées à leur comportement dans la pratique. Ils avaient tendance à « magouiller »

et à récupérer à leur bénéfice exclusif des actions dans lesquelles ils n'avaient joué qu'une faible part, voire aucune part, et à se mettre en avant en occultant les militants des autres groupes anarchistes. Un camarade brésilien me raconta un jour qu'ils évitaient d'organiser quoi que ce soit avec les plateformistes « parce qu'il suffisait que l'un d'entre eux lave une assiette et après ils vont raconter que c'est eux qui ont tout fait ». C'est un peu caricatural mais assez vrai. Plus récemment, des militants, en majorité de la Fédération anarchiste, mais également d'Alternative libertaire et du Nouveau Parti anticapitaliste (trotskiste) furent arrêtés dans le cadre d'une action antifasciste. Alternative libertaire signa un communiqué avec le Nouveau Parti anticapitaliste en oubliant de mentionner les camarades de la FA qui avaient été arrêtés. Chaque groupe de la FA aurait une anecdote à raconter.

J'insiste cependant pour dire que ces constats n'ont strictement rien à voir avec la problématique du plateformisme. Il s'agit plutôt de l'imprégnation des comportements propres aux trotskistes qui conduit les camarades « plateformistes » à se comporter comme eux et à les imiter. On ne peut *absolument pas* incriminer Makhno, Archinov et leurs compagnons pour la fascination à la limite du morbide de certains de leurs héritiers, directs ou non, envers les trotskistes d'aujourd'hui – fascination que Makhno et Archinov auraient certainement désapprouvé.

Un groupe anarchiste des États-Unis, « First of May Anarchist Alliance », exprime assez bien la situation dans un de ses textes, « Notre anarchisme » :

« L'anarchisme-communisme moderne, qui recoupe dans une large mesure le “plateformisme” actuel, tord le bâton trop loin dans le sens opposé. Alors que leur sérieux organisationnel et leur engagement dans la lutte de masse sont exemplaires, l'influence de certaines formes et pratiques (pas nécessairement politiques) rappellent à l'évidence les groupes trotskystes ⁴³. »

Voilà un euphémisme délicieusement anglo-saxon.

43

Conclusion. Quel est l'avenir du débat synthèse/plateforme ? (octobre 2014)

Un auteur qui a longtemps été un militant de la Fédération anarchiste écrivit très justement en 1995 que « en dépit des attentes de leurs promoteurs, non seulement le débat plateforme/synthèse ne contribua pas à la réalisation de l'unité du mouvement, mais il va accroître davantage le confusionnisme dans les rangs des libertaires et donc en définitive, gêner le travail de révision nécessaire des positions anarchistes traditionnelles que pourtant la situation imposait ». L'auteur ajoute que parce qu'on avait oublié que ce qui était en jeu n'était que deux options parmi d'autres, le débat s'était figé, provoquant une cassure dans le mouvement anarchiste français, une « crise qui n'a jamais été véritablement surmontée encore aujourd'hui⁴⁴... »

Pour être honnête, je dois ajouter que l'auteur accuse la Fédération anarchiste de vivre « dans un état de confusionnisme organisationnel et idéologique » et d'être une « sorte de monstre hybride mi-plateformiste mi-synthésiste ». Mais là, je crois vraiment qu'il va un peu loin... Il va de soi que ces propos, tenus il y a presque 20 ans, ne reflètent pas la situation de la Fédération anarchiste d'aujourd'hui.

Aujourd'hui le débat sur la Plateforme en France est relégué à une simple question historique par les organisations « platformistes » elles-mêmes. Je citerai Guillaume Davranche, un militant d'Alternative libertaire, qui écrit :

« En France le débat ne s'est apaisé que dans les années 1990. René Berthier ou Gaetano Manfredonia ont proposé des approches dépassionnées de la question. La très synthésiste Fédération anarchiste (FA) s'est en réalité éloignée du catéchisme de Sébastien Faure. L'Union des travailleurs communistes libertaires (UTCL), constituée en 1976, avait pour sa part rapidement évolué vers un dépassement de la *Plate-forme* dont

⁴⁴ Gaetano Manfredonia, « Le débat plate-forme ou synthèse », *Itinéraire* n° 13, Voline, 1995. Notons que G. Manfredonia, qui sait parfaitement de quoi il parle, considère la Fédération anarchiste comme « demi-plateformiste, demi-synthésiste ».

elle retenait davantage l'esprit que la lettre – Alternative libertaire se situe dans cette continuité ⁴⁵. »

Ce que dit Davranche est parfaitement vrai.

RÉFLEXIONS À PROPOS DU « PLATEFORMISME » ET DU « SYNTHÉSISME ».....1

LEÇONS D'OCTOBRE	1
LE DÉBAT SUR LE PLATEFORMISME	22
<i>Conceptions vieilles de 90 ans</i>	25
<i>Quelques mots sur l'« affaire » Fontenis</i>	29
<i>L'obsession organisationnelle</i>	32
<i>La perception de la FA et du « synthésisme » par certains plateformistes nord-américains</i>	36
<i>Nappalos vs synthésisme</i>	39
<i>Fédération anarchiste et synthésisme</i>	48
<i>Processus de décision</i>	50
PLATEFORMISME ET MARXISME LIBERTAIRE.....	53
Conclusion. Quel est l'avenir du débat synthèse/plateforme ? (octobre 2014).....	57

⁴⁵ Guillaume Davranche [Alternative libertaire, Paris-Sud] « Avec la «Plateforme», l'anarchisme tente la rénovation ». <http://www.alternativelibertaire.org/spip.php?article1596>